26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE MARS N° 15.

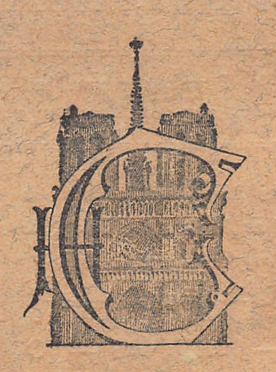
LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.

Louis LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)
1921

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS

CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION

DES ÉCRIVAINS MODERNES

LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

PARIS

FRANCE : un an . . . . . . 18 fr.
ETRANGER : un an . . . . . 20 fr.
LE NUMÉRO : 2 fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET - E. BOSC
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française
J. BRICAUD - J. BRIEU - E. DELOBEL - E. C.-P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon) - H. REM
HAN RYNER - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
S. TRÉBUCQ - Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue. Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

III. — LES QUATRE POINTS CARDINAUX

4° L'Amour.

La force-vie, la volonté et l'intelligence suffiraient, il me semble, à constituer un être personnel, un *ego*, comme dit la langue latine. Mais si l'*ego* se bornait là, il aurait ce vice rédhibitoire qu'on nomme l'*égoïsme* et qui constituerait d'avance une borne volontaire à cet être déjà borné par sa nature finie : son *moi* serait un être personnel, sans doute, mais figé à jamais dans son égoïsme et nullement sollicité d'en franchir les bornes pour agrandir et évoluer sa personnalité.

Il faut donc au *moi*, pour se développer, une autre force qui non plus seulement attire à lui et lui soumette ce qui est nécessaire à entretenir sa force vitale, à satisfaire son intelligence et à exercer son activité volontaire, mais qui le fasse sortir de lui pour s'unir à ce qui, n'étant pas lui, doit compléter son être, et même, par un prodige

(1) Voir pages 81 et suiv.

de l'Etre, créer à deux d'autres êtres qu'il était incapable de créer à lui seul.

Le verbe latin qui exprime cet acte nouveau du *moi* est un mot ésotérique, c'est-à-dire significatif d'un mystère : « j'aime » se dit en latin *amo*, abrégé de *a me eo*, je vais hors de moi. Et la force, l'impulsion intérieure, qui fait que nous aimons hors de nous, est bien une force de nature ; comme la force-vie, comme la volonté, comme l'intelligence : c'est une quatrième spontanéité, qui nous vient du Créateur comme les trois précédentes. Et comme celles-ci, elle existe dès l'origine à des degrés différents dans les différents êtres pour différencier chacun de chacun dès leur point de départ dans la carrière infinie du Devenir : mais toujours avec cette loi de la proportionnalité que j'ai déjà signalée : « il sera plus demandé à celui qui a le plus reçu » ; et avec cette loi du *devoir*, proportionné à l'*avoir*, qui oblige tout être doté des quatre facultés vie, volonté, intelligence, amour, à diriger son devenir vers le progrès non pas vers la déchéance.

Et c'est ici, à propos de l'amour, qu'il faut résoudre nettement cette question du Bien et du Mal qui a fait couler des flots d'encre, de paroles et d'erreurs.



Disons la vérité tout de suite :

Il n'y a pas une chose existante en elle-même et qui soit le Mal. Le Mal est un *acte* et non pas

un *être*. Le Mal est l'acte d'un être libre, et bon par lui-même, qui diminue et vicie son être ou l'être d'autrui, au lieu de l'augmenter et de l'évertuer.

Voici, par exemple, un homme qui volontairement frappe un autre homme pour le faire souffrir, même le tuer : le mouvement physique, matériel, n'est pas plus mauvais, par soi-même, que de frapper sur une pierre et de la tailler : ce qui est mal, c'est le résultat et la volonté de nuire. Et, remarquez-le, le résultat de Nuire est double : car le coupable s'est nui ontologiquement à soi-même plus encore qu'il n'a nui à sa victime, parce qu'il a défiguré intimement son *moi* personnel et n'a nullement atteint le *moi* réel de l'autre. Et ainsi en est-il de tout mauvais acte. Quand même il n'aurait pas de résultat extérieur, un acte de volonté mauvaise contre le Vrai, contre le Bien ou le Beau, est mauvais et produit un résultat mauvais en ce qu'il diminue, défigure et désordonne l'être qui a produit cet acte. Ainsi le mal est le mal-être, le bien est le bien-être pour notre être personnel : c'est donc ne pas s'aimer vraiment soi-même que d'aimer ce qui n'est pas bien.

— Mais alors je dis donc qu'il faut s'aimer soi-même ?

Oui, certes ! Le mal n'est pas d'aimer, mais d'aimer mal, soi et les autres.

Les prêcheurs d'une perfection imaginaire qui condamnent comme un égoïsme le désir du bonheur prouvent uniquement leur incapacité à mener de

front deux idées complémentaires l'une de l'autre. Chercher notre bonheur dans le Vrai, dans le Beau, dans le Bien, ne diminue en rien le bonheur des autres, mais nous amène au contraire à y contribuer. L'égoïsme coupable, c'est celui qui retranche à autrui ce qu'il se donne à soi-même ; et c'est à cet égoïsme-là, très florissant alors chez les Juifs, que Jésus faisait renoncer ceux qui voulaient le suivre. Mais de trouver notre bonheur à faire le bonheur d'autrui est un genre d'égoïsme qu'on fera bien de cultiver ; et de jouir profondément à développer en nous nos facultés de vie, de volonté, d'intelligence et d'amour, tout en augmentant notre personnalité, ne diminue en rien celle des autres. Et c'est dans le but très positif de détruire la personnalité qui leur ferait obstacle dans leur égoïste volonté de tyrannie universelle, que les Allemands prêchent à leurs adversaires et font embrasser aux ingénus cette ingénieuse perfection qui serait l'imperfection suprême, puisque ce serait la suppression de notre *moi*, c'est-à-dire la mort. Quant aux transcendants du mysticisme qui accusent d'égoïsme le désir du bonheur céleste, ce sont, sinon des mystificateurs, du moins des mystifiés qui ne savent même pas le sens du verbe *être*.

Etre est une réalité, non pas seulement un mot ; et dans ce que nous connaissons le mieux, dans notre *moi*, c'est une réalité *progressive*, qui a donc besoin d'aliments réels et progressifs, non pas d'abstractions. Le *bon sens*, pour chacun de nous,

est donc de nous refuser à nous-même ce qui diminuerait ou désorganiserait notre être, oui ! mais de nous procurer ce qui augmentera, ce qui évoluera notre être dans la direction du progrès : je dis progrès réel, non pas progrès en arrière. Or, nous avons tous éprouvé, j'espère, qu'être heureux augmente notre être, car nous ne nous sentons jamais plus vivants, plus existants, que quand nous sommes heureux : tandis que nous sentir malheureux nous diminue vraiment, et, à certaines heures, on s'est senti comme anéanti à force d'être malheureux.

Ainsi parle la réalité, en dépit de l'abstraction. Et dans le bonheur comme dans l'amour, l'épreuve de la réalité, c'est la durée, c'est le progrès, qui sera éternel dans la vie éternelle.



Comme la nécessité de respirer, pour notre poitrine, aimer est une nécessité pour notre cœur ; ou, pour parler philosophie, aimer est un acte spontané du *moi*, comme vivre, vouloir et comprendre, afin de compléter notre être, qui ne se suffit pas à lui-même. Mais comme il importe à notre santé que nous aspirions un air pur, de même il importe à notre âme, et aussi à notre corps que nous n'aimions pas ce qui peut nous nuire ; et c'est dans le choix de nos amours que nous pouvons et devons faire intervenir intelligence et volonté

pour diriger « l'impératif catégorique » qu'est l'impulsion de la Nature.

Même dans la nécessité de manger et de boire, qui lui est commune avec les animaux et qui est uniquement corporelle, l'homme a su introduire des formes de plus en plus « distinguées », qui non seulement nous distinguent des animaux, mais qui, entre les hommes eux-mêmes, établissent des catégories nombreuses, de la grossièreté à la délicatesse. A plus forte raison, dans l'*amour*, où l'*âme*, les mots le disent, doit avoir une part prépondérante, les différences considérables qui distinguent les âmes différentes établiront des variétés, des formes, des nuances, des valeurs très dissemblables. Aussi la confusion égalitaire est-elle impossible vraiment entre les nobles adorations de l'amour véritable et l'entraînement animal de l'union sans amour. Les animaux à forme humaine ont beau nier ce qui les dépasse : le manque d'une qualité supérieure dans un être inférieur ne supprime pas cette qualité, heureusement, dans ceux qui la possèdent : il y a autant de différence, dans le monde du sentiment, entre tel amour et tel autre, qu'il y en a, dans le monde de la matière, entre une fleur et une pourriture.

Les fleurs se fanent, me direz-vous. Il y en a d'immortelles !

L'amour de la beauté est déjà une distinction, une aristocratie supérieure à l'impulsion sexuelle. Mais si la beauté du corps fatalement se fane, l'amour est immortel quand il est de l'âme à

l'âme ; et c'est l'amour, bien plus que la philosophie, dont ils sont incapables, qui révèle l'immortalité à la plupart des mortels. Pères, mères, enfants, époux, à qui la mort enlève ceux qu'ils aimaient, sentent, à l'intensité de leur désir, que la séparation n'est pas éternelle, mais qu'ils retrouveront dans l'Invisible ceux qu'ils ne voient plus ici-bas ; et, en attendant, impatients du revoir, ils demandent des révélations aux croyants, ou même aux exploiteurs, qui prétendent communiquer avec les morts.

Pur instinct de la Nature ! proclament les matérialistes.

Parfaitement, Messieurs les scientistes ! mais c'est la Nature, non pas votre science, qui possède le premier et le dernier mot de l'Etre.

Les sophismes et les phrases peuvent tromper les incapables, mais ils ne changent pas les faits : et un fait absolument certain, c'est que l'incapacité de voir ne prouve absolument rien que l'incapacité de celui qui ne voit pas, non pas l'illusion de celui qui voit. Les gens qui n'ont pas de cœur, les grossiers qui n'ont encore qu'une âme animale, ne peuvent rien comprendre ni rien sentir de ce qui les dépasse : mais leurs négations ne prouvent pas plus que l'incapacité d'un sourd ne prouve contre la musique. Étudions donc la Nature, et non pas les sophistes.

***

Notre naissance produite par nos parents est

un fait physique qui dénonce à chacun de nous son insuffisance à naître de soi seul ; l'instinct naturel que nous appelons l'amour est aussi un fait, à la fois physique et psychique, qui témoigne que notre être, au moment même où il est physiologiquement accompli, est incomplet par soi, et que la Nature le pousse vers son complémentaire pour multiplier par leur union la vie qui est séparée en eux deux. Plus tard, quand la vie physique, quand la force corporelle, quand l'amour sexuel, faiblissent et s'éteignent, l'intelligence et l'amour sentimental, qui ont grandi à mesure que diminuait le corps, réclament, dans les êtres humains suffisamment évolués au-dessus de la bête, une vie d'union et de satisfaction plus intense, dans un domaine supérieur, que le corps du vieillard ignore comme le corps du petit enfant ignorait les révélations à venir de l'amour sexuel. Et ces deux faits de Nature, aussi indéniables et aussi mystérieux l'un que l'autre, révèlent, à qui sait voir, l'Au-delà qui précède et l'Au-delà qui continue le mystère de la vie humaine ici-bas.

La vie est le fait de l'âme, de l'esprit, non pas du corps ; et l'amour est le mouvement de sortie instinctif à la vie enfermée dans le corps. Précisons encore plus clairement ces notions fondamentales.

Le *corps*, par lui-même, est uniquement un instrument, composé de matière inerte : il le prouve quand l'ex-spiration de ce qui lui donnait la vie l'a laissé à lui-même. Nous appelons « esprit » ou

« âme » ce qui, étant uni à lui, le faisait corps « vivant » : que signifient ces deux mots ?

Esprit, spiritus en latin, signifie *souffle*, c'est le souffle de Dieu qui donne l'être à mon être, comme mon souffle, à moi, donne la vie à ma parole. *Ame*, en latin *anima*, exprime la force d'*animer* le corps auquel ce souffle divin est uni. Mais, ontologiquement, les deux mots désignent le même être, cette parcelle du souffle divin qui anime un corps humain : « *Anima est divinæ quasi particula auræ* », a dit Descartes.

L'usage, en français, ayant confondu *esprit* et *intelligence*, le mot *âme* apparaît moins déterminé, moins spécial, et peut s'appliquer à tout ce qui vit : c'est pourquoi Paul Bourget, par exemple, parle du *panpsychisme*, c'est-à-dire d'une psychologie qui voit une âme partout ; non pas seulement dans l'homme, mais dans l'animal, mais dans le végétal : la supériorité, l'infériorité d'une catégorie à l'autre n'empêchent pas la ressemblance. Interrogeons là-dessus la Nature, et faisons appel à la Raison.



Nos scientistes, je l'ai dit, sont arrivés, en décomposant l'atome, à constater du mouvement comme élément de la matière solide. La matière inerte serait donc de la force comprimée et ne serait solide qu'à proportion de cette compression Réservons donc le nom de « matière » à cette force comprimée, et appelons « force » celle qui n'est pas

immobilisée, mais expansive, active, et « force plus forte », à proportion de son action manifeste.

La force-vie, absolument supérieure à toute autre, est non seulement force active, mais force créatrice : c'est en cela qu'elle mérite le nom *âme*, *anima*, parce qu'elle *anime* le corps auquel elle est unie : la raison ne s'oppose donc pas à ce qu'on appelle de ce nom la force-vie qui anime un animal ou un végétal,

La similitude cependant ne supprime pas la différence. L'âme enfermée dans le corps humain est douée de qualités manifestement supérieures d'intelligence, de volonté et même de vie, qui ont à prendre conscience d'elles-mêmes peu à peu, puis à développer de plus en plus l'être humain ; et ce que nous appelons « amour » est l'impulsion de nature qui a pour but de nous pousser à ce développement, mais il a mission aussi de nous apprendre, avec notre raison, quel est notre être véritable.



Le plaisir, joie futile et passagère, suffit aux enfants, et il leur est salutaire pour les reposer du travail ou les y encourager lorsqu'il exerce ou distrait honnêtement leur corps et leur intelligence. La force-vie, à mesure qu'elle progresse, demande une satisfaction plus profonde : l'homme animal la cherchera d'abord dans l'amour physique, incapable qu'il est encore de comprendre et de

goûter une joie plus parfaite ; et beaucoup d'hommes civilisés, qui n'ont pas formé leur cœur, sont encore incapables d'une affection véritable où l'âme aurait la part principale et qui les aurait anoblis, au lieu de les avilir ; les maladies honteuses se chargent d'annoncer, dès ici-bas, leur récompense à ces profanateurs de l'amour. Mais l'amour véritable, dans les joies et les deuils de la famille, enseigne à ceux qui le pratiquent et qui l'honorent, l'honneur et le bonheur qu'il leur réserve dans les mondes célestes après leur avoir donné ce qu'ils en pouvaient recevoir en notre monde d'expiation ou d'épreuve.

Les âmes, en effet, qui sont ici-bas déchues d'un monde plus élevé, ont fonction de se relever ; les autres, si évoluées qu'elles soient, sont des âmes en formation. Le déclin de la beauté, même la plus parfaite, a pour mission de démontrer à l'âme que le bonheur n'est pas dans l'amour du corps ; la maladie et la mort des êtres qui nous sont tendrement aimés nous apprennent, malgré nous, que même les plus nobles amours ne peuvent nous rendre infiniment heureux sur la terre. Qui dit *amour* dit *âme* ; tant qu'elle est enfermée dans un corps opaque, dans une prison de chair, charpentée d'os, l'âme ne peut recevoir que des éclairs de cette lumière enivrante et des à-coup de cette électricité vivifiante qu'est le bonheur.

Mais quelle opacité ce corps opaque met-il donc sur les êtres éthérés que sont les âmes, pour qu'il y en ait si peu qui puissent imaginer ce que

c'est qu'un être éthéré et se représenter d'autres formes que celles des corps de chair ?

Arrivons donc à démontrer ce que c'est que notre corps fluidique involué dans notre corps de chair.

ALTA,
Docteur en Sorbonne.

Le Catéchisme de la Raison

Tel sera le titre de l'ouvrage formé de la réunion des dix *Conférences philosophiques*, faites aux SOCIÉTÉS SAVANTES, en 1920, par ALTA, *Docteur en Sorbonne*, dont nous avons publié déjà les six premières.

Les deux suivantes intitulées : *Notre corps fluidique* et *Involution et Evolution*, paraîtront en mai et juin.

Nous donnerons ensuite les titres des deux dernières.

L'ensemble formera un ouvrage de plus de 140 pages. Il sera mis en vente au mois d'octobre prochain.

LA DIRECTION.

LE NÉOSPIRITUALISME

(Suite) (1)

II. — Maintenant que la science nous a appris que l'univers entier se compose d'*ultimates, soit libres, soit agrégées*, pour former des agrégats de différents degrés de complexité, étudions de plus près ces ultimates.

L'ultimate est d'abord, comme nous l'avons dit, un *centre d'activité quantitative*, c'est-à-dire un centre d'activité susceptible de plus ou de moins. Or l'activité quantitative est ce qu'on appelle une *force*. On peut donc dire que l'ultimate est un centre de force, un centre dynamique agissant dans une petite portion d'étendue. Nous pouvons donc nous représenter l'ultimate par un *point* situé au centre d'une sphère qui est son *champ de force*, avec ses *lignes de force* dirigées sur les rayons de la sphère et ses *surfaces équipotentielles* concentriques.

La force étant susceptible de plus ou de moins, les ultimates sont, par conséquent, susceptibles de *se développer, d'évoluer* en augmentant leur activité, leur capacité de travail ou *énergie* et d'agrandir leur champ de force. C'est pourquoi on peut les comparer à des *germes vivants*.

Les ultimates sont *élastiques* : ce qui signifie que quand une ultimate reçoit le choc d'une autre, elle subit une déformation momentanée de son champ de force, résiste et lui redonne sa première forme.

L'ultimate est *impénétrable*, c'est-à-dire que deux centres dynamiques ne peuvent coïncider en un même point. Une ultimate peut bien laisser pénétrer dans son champ de force une autre ultimate, mais à une certaine distance du centre, la résistance est telle que l'ultimate engagée ne peut aller plus loin. Chaque ultimate conserve toujours *son existence individuelle*.

Enfin l'ultimate se meut, elle est *motile*, elle occupe successivement différents lieux. Comme son essence est l'activité, il s'ensuit qu'elle est sans cesse en mouvement, qu'elle ne garde jamais le repos. Mais si elle est sans cesse en mouvement, elle le modifie à l'occasion de la rencontre et du choc d'une autre ultimate.

(1) Voir pages 94 et suiv.

Les matérialistes et les savants modernes (presque tous nos matérialistes plus ou moins déguisés) donnent à l'impénétrabilité, à l'élasticité et à la motivité le nom générique des *propriétés physiques ou matérielles de l'ultimate*, et ce sont, les seules propriétés qu'ils lui reconnaissent. Par suite ils désignent sous le nom de *Matière* l'ensemble des ultimates qui constituent l'univers.

Pour la plupart d'entre eux, l'univers tout entier ne renferme qu'une seule substance, la matière, composée en denirère analyse d'ultimates en mouvement. Tous les phénomènes depuis le plus simple du monde physique jusqu'au plus compliqué de l'intelligence humaine ne sont que des mouvements variés des ultimates matérielles.

Mais le matérialisme suffit-il à expliquer totalement l'univers ? Pour peu qu'on y réfléchisse, il est facile de voir que non.

Tout ce qui est fini, en effet, tout ce qui a une limite a un *extérieur* et un *intérieur*. Deux objets finis (deux ultimates) sont nécessairement extérieurs l'un à l'autre ; mais il est également évident que chacune d'eux à son intérieur. Or, que sont les propriétés physiques dites matérielles, que nous appelons impénétrabilité, élasticité, mobilité ? Les *propriétés extérieures* des ultimates. Elles nous font comprendre ce qu'est l'ultimate vue de dehors, mais qu'est-elle en dedans ?

En ne tenant compte que des propriétés externes de l'ultimate,nous ne voyons qu'une face des choses, nous n'avons la vue que de la moitié de l'univers. Le *matérialisme* ne nous donne donc qu'une explication partielle ou incomplète de cet univers. D'un côté ce système *est vrai*, puisqu'il existe réellement des ultimates impénétrables et élastiques en mouvement ; il est vrai ; puisque effectivement, un grand nombre de phénomènes consistent en mouvements d'ultimates. Mais d'un autre côté, *il est faux*, parce que, outre les propriétés physiques ou matérielles, l'ultimate en possède d'autres dont le matérialisme ne tient aucun compte ; parce que tous les phénomènes de l'univers ne consistent pas en mouvements, mais en autre chose. Et les savants commencent à le reconnaître.

« On renonce généralement aujourd'hui, dit Lucien « Poincaré, à la pensée que tous les phénomènes « sont susceptibles d'explications mécaniques .» — « Le fait de ne percevoir, dit à son tour M. Gustave

« Le Bon, dans l'univers que de la matière et des mou-
« vements, ne nous autorise pas à soutenir qu'il ne se
« compose pas d'autre chose. »

C'est un fait d'observation connu de tous et indépendamment de toute explication, que l'homme possède le sens intime ou *intimité* se manifestant selon deux modes : la conscience de soi et le sentiment de soi.

La connaissance de soi est la connaissance que le sujet possède de lui-même. Le sentiment de soi s'oppose à la conscience comme nos émotions à la pensée. Le sens intime a pour sujet le moi et ses déterminations.

Or quel est le siège de l'intimité ?

D'après les matérialistes, l'intimité ne serait qu'un mode particulier de mouvement des molécules du cerveau ; ce qui veut dire qu'un mode de mouvement de ces molécules, ou des atomes qui les composent ou de leurs ultimates, constituerait la conscience et le sentiment de ces mêmes ultimates. Cette prétendue explication de la conscience est absurde et incompréhensible. Que chaque ultimate ait conscience de ses mouvements et des mouvements de ses voisines qui la choquent, cela se comprend. Mais qu'un mode de Mouvement soit la conscience d'autres mouvements, cela n'a aucun sens. Aujourd'hui plusieurs savants disent que la conscience est un mode de l'énergie. Ils ont raison s'ils entendent dire par là que c'est un mode de l'énergie de l'ultimate.

On ne peut, en effet, concevoir l'intimité que comme la propriété d'une ultimate, comme ayant son siège dans une ultimate que plusieurs philosophes nomment une *monade*. « Le fait d'un *consensus unus*, dit le
« Dr Durand (de Gros), suppose forcément que toutes
« nos sensations, émotions et volitions *sont centralisées*
« *sur un point*. Comment, en effet, ne pas être frappé
« de cette évidence, que si un intervalle, si minime soit-il,
« existe entre deux points de perception, cela suppose
« à toute force deux points percevants et non plus
« un seul, deux centres, deux moi, deux entités cons-
« cientes tout aussi distinctes que si elles fussent
« séparées l'une de l'autre par toute la longueur du
« diamètre terrestre. Il faut plaindre les intelligences
« assez infirmes pour ne pas comprendre que le lien
« propre, le lien exact où se passe le *je sens*, le *je pense*
« ne peut être qu'un *centre*. N'y eut-il que l'épaisseur
« d'une paroi de cellule entre un *je sens* et un autre

« *je sens*, je le répète, il n'y aurait pas moins là *deux je*, « *deux moi* tant aussi réciproquement autres que « Pierre et Paul le sont entre eux.

« Aucun phénomène de la vie psychique, dit Vacherot, « rot, pensée, volonté, sensation, n'est explicable « sans la condition d'un *sujet un et indivisible* (d'une « monade), d'un véritable individu, d'un moi réel, « sentant, pensant, voulant. On peut discuter sur « la simplicité apparente et la complexité réelle de « chacun de ces phénomènes. La mode aujourd'hui est « à la méthode analytique, et à toutes ses révélations « plus ou moins authentiques. On est en train de tout « décomposer... Ce qu'il nous est impossible d'ad- « mettre, c'est que cette unité de composition elle- « même puisse s'expliquer autrement que par une « puissance personnelle qui en réunisse tous les élé- « ments de façon à en faire ce faisceau que brise la « science pour l'analyser. C'est là ce qui fait la force « invincible de la démonstration tirée de la nécessité « absolue d'un *sujet réel, véritable unité centrale* qui « rassemble et coordonne tous les éléments de ce phé- « nomène de pensée, de volonté, de sensation qui seul « tombe sous l'œil de la conscience. »

En résumé, il est impossible d'expliquer le moindre phénomène psychique par la doctrine qui ne fait du moi qu'une unité collective, qu'une somme de mouvements. Le moi est une *substance active, simple, indivisible*, en un mot une monade, une ultimate et l'intimité ou sens intime est la *propriété interne* de cette monade. C'est, du reste, ce que montre l'observation directe.

Nous ne pouvons voir dans son intérieur qu'une seule monade ; c'est celle qui constitue notre moi. Toutes les autres, nous ne les voyons que par leur extérieur, puisqu'elles sont étrangères à notre conscience. Or que nous enseigne l'observation directe de notre moi ?

Que la conscience n'atteint pas seulement les déterminations du moi, mais qu'elle atteint le moi lui-même, qu'elle le saisit dans sa nature *une, simple et active*. « Notre conscience à nous, hommes, dit Vacherot, « c'est le sentiment de *notre moi*, c'est le sentiment « de son *unité*, de son *identité*, de son *activité* libre « dans tous les phénomènes de la vie psychique ». « Tout acte du moi, dit Maine de Biran, implique un « *certain effort* dont le sentiment révèle la *force* qui

« fait l'essence même de l'esprit humain. Quel est « l'homme à qui sa conscience ne révèle pas *l'unité,* « *la simplicité* de son être, l'activité de ses facultés. « Le témoignage de la conscience ne s'arrête ni aux « actes, ni même aux facultés ; il atteint jusqu'à la « nature intime, jusqu'à la substance même. »

Il est donc certain que ce qui jouit en nous de *l'intimité* est une cause, une activité quantitative, une force, un individu simple, en un mot une monade ou ultimate, et c'est là un résultat de l'observation.

Mais cette observation n'a porté que sur notre monade. Or, toutes les monades possèdent-elles l'intimité ?

Remarquons d'abord que le sens intime se manifeste chez l'homme à la *deuxième puissance* si l'on peut s'exprimer ainsi, comme intimité de l'intimité. Et comme l'intimité est à la fois conscience et sentiment, l'intimité à la 2e puissance présente quatre combinaisons différentes : la conscience de la conscience, la conscience du sentiment, le sentiment de la conscience et le sentiment du sentiment. A ce degré la conscience et le sentiment sont complets.

Mais on conçoit qu'il y ait des degrés inférieurs où l'intimité est incomplète, où elle est simple conscience et simple sentiment. Un être peut penser, sans savoir qu'il pense et peut éprouver des sentiments sans savoir qu'il en éprouve. Dans ce cas, il n'est pas *inconscient,* comme on le dit souvent ; il n'a pas la conscience complète de soi, voilà tout. Il est un être intelligent et affectif, il a des facultés psychiques, mais il n'en sait rien, il ignore sa propre matière, il n'a pas la possibilité d'avoir la connaissance de soi-même, la science lui est interdite. Si le même être n'est pas mieux doué au point de vue du sentiment que de la conscience, il n'aura pas non plus le sentiment complet de soi ; il sera privé du sentiment de ses qualités et de ses défauts, par conséquent du sentiment de sa position dans le monde, du sentiment de sa dignité ou de sa faiblesse ; la félicité lui sera fermée comme la science. Nous dirons que chez cet être, le sens intime ne se manifeste qu'à la *première puissance.*

Or tels sont les animaux. Ce sont des êtres qui possèdent le sens intime sans en avoir conscience, c'est-à-dire qui pensent et sentent à quelque degré, sans pouvoir analyser leurs connaissances et leurs sentiments. Comment le savoir ? L'observation directe de

leur principale monade fait défaut. Il faudrait qu'ils s'observent eux-mêmes et nous communiquent le résultat de leurs observations. Or ils ne peuvent le faire. Nous en sommes réduits à l'observation externe, nous en sommes réduits à examiner nous-mêmes si l'activité de ces êtres présente les mêmes caractères que la nôtre, c'est-à-dire si l'on peut combattre en eux les conséquences qui résultent pour nous de la conscience et du sentiment que nous avons de notre intimité. Si les animaux ont tous les attributs qui dépendent de la connaissance de soi-même, ils ont le sens intime au même degré que nous ; s'ils ne l'ont pas, c'est qu'ils ne possèdent le sens intime qu'à l'état simple ; or c'est précisément ce que l'observation constate et cette même observation constate en parcourant tous les degrés du règne animal que l'intimité offre différents degrés, de telle sorte que les manifestations de la conscience vont en se dégradant depuis l'homme jusqu'au dernier des êtres vivants. Ces observations nous prouvent qu'il existe des ultimates ou monades à différents degrés d'évolution de la conscience, comme à différents degrés d'évolution dynamique.

Généralement, on peut dire que toute ultimate possède l'intimité et que, par conséquent, il y a depuis la monade humaine jusqu'à la monade des corps les plus bruts une infinité de degrés décroissants de conscience et des autres propriétés psychiques. Comme aussi, au-dessus de la monade humaine, il doit y avoir une infinité de degrés croissants de conscience et des autres propriétés psychiques.

L'activité psychique se réduit en dernière analyse à la *sensibilité*, la *volonté*, l'*intimité*. La sensibilité est la conscience ou le sentiment des *chocs* ou *impressions reçues* ; la *volonté*, la conscience ou le sentiment de notre *réaction motrice*. Ces trois propriétés psychiques correspondent aux trois propriétés physiques : la *sensibilité à l'élasticité*, la *volonté à la motricité*, l'*intimité à l'impénétrabilité*. En prenant conscience de soi, en se posant, l'ultimate se rend impénétrable ; les impressions que les ultimates extérieures produisent sur son élasticité, elle les sent ; et ses mouvements ne sont que les conséquences de sa volonté. La sensibilité, la volonté, la conscience sont susceptibles de divers degrés de développement. Au plus bas degré de l'échelle, les états de sensibilité ne sont pas traduisibles en termes intellectuels et les états de volonté ne sont

que des *tensions*, des *appétitions*, ainsi que le remarque Fouillé.

On nous fait une objection. Si l'on peut constater dans les monades principales de l'homme et des animaux différents degrés de conscience et des autres propriétés psychiques, vous outrepassez l'induction permise en attribuant ces mêmes propriétés aux monades minérales.

Or justement l'observation et l'expérience nous prouvent que cette induction est légitime. Le professeur *Jugadis Chunter Bose* de Calcutta, au moyen d'un galvanomètre, a constaté que, dans certaines conditions, une barre de fer, d'étain, de platine, possède une sensibilité toute pareille à celle d'une fibre nerveuse. Que ces barres, comme un nerf ou un muscle, sont sujets à la *fatigue* et sujettes à des *défaillances* qui cessent lorsqu'on fait reposer la barre durant un laps de temps déterminé. Il a constaté encore l'engourdissement et l'insensibilité, à la suite d'une longue inaction, puis la réapparition de cette sensibilité après quelques excitations préalables inefficaces. Il a pu observer que les métaux se montrent aussi *accablés* que les organismes vivants par les extrêmes de chaud et de froid. M. Bose a découvert des *stimulants* et des *narcotiques* pour métaux ; il a pu, enfin, déterminer l'empoisonnement des métaux, les faire revivre par des antidotes convenables, mais quand la dose de poison a été trop forte, il n'a pu empêcher la mort définitive. Voilà des expériences extrêmement curieuses, que pas beaucoup de gens connaissent.

Dans les corps bruts, le repos n'est qu'apparent, Nous voyons ces objets, comme nous apercevons de loin une foule humaine. Nous n'apercevons que l'ensemble sans pouvoir discerner les individus et leurs mouvements. Un objet visible est, de même, un amas de particules ; c'est *une foule moléculaire* ; il nous donne l'impression d'une masse indivisible, d'un bloc au repos. Mais dès que la lunette nous rapproche de cette foule, dès que le microscope nous grossit les petits éléments du corps brut, alors ils nous apparaissent et nous constatons l'agitation permanente des individus qui composent la foule, des corpuscules qui composent le corps brut.

Ces mouvements corpusculaires sont-ils volontaires ? C'est demander si le fourmillement d'une foule humaine ou d'un troupeau d'animaux n'est pas volontaire.

Lorsque l'on regarde de loin un troupeau de moutons descendre le versant d'une montagne, on ne saurait mieux comparer ce que l'on voit qu'à *un cours d'eau* qui descendrait la même pente. Les moutons glissent les uns à côté des autres comme les molécules d'eau et lorsque le troupeau rencontre un obstacle, *il se divise* en deux ou plusieurs branches comme le ferait le cours d'eau de lui-même ; arrivé dans la plaine, le troupeau se répand comme le ferait aussi le cours d'eau. Doutera-t-on cependant du mouvement volontaire des moutons? On comprend que le capitaine Stefan Christesco (un Roumain) ait fait une conférence à la Sorbonne pour montrer que la volonté et les autres facultés psychiques se retrouvent dans une rivière.

Lorsque par une soirée d'été on regarde voltiger tout près d'un globe électrique une nuée de fourmis ailées, on ne peut s'empêcher de comparer les mouvements de ces petits êtres aux mouvements des molécules d'un gaz. J'en ai vu qui, pendant une heure entière, décrivaient avec une rapidité surprenante des *ellipses* allongées autour de la lumière, pareilles à celles des comètes périodiques autour du soleil. Quelqu'un doute-t-il que ces mouvements ne soient, en réalité, des mouvements volontaires ? Eh bien, nous ne devons pas douter que les mouvements corpusculaires des corps bruts ne soient aussi volontaires. L'observation du reste, va nous montrer qu'il s'exécute dans les corps bruts des mouvements moléculaires *intelligents*.

Lorsqu'une tige cylindrique de métal encastrée à ses deux extrémités est soumise à une traction puissante, elle subit un allongement souvent considérable, dont une partie disparaît dès que cesse l'effort et dont l'autre subsiste. L'allongement total est donc la somme d'un allongement élastique temporaire et d'un allongement permanent. Si l'on continue l'effort, on voit apparaître en un point de la tige un étranglement, une *striction*. C'est là que la barre se brisera.

Mais au lieu de continuer l'effort, on le suspend, ainsi que l'a fait M. Hartmann. On s'arrête, comme pour donner à l'être *métal* le temps d'aviser. Pendant ce délai, il semble que les particules se sont empressées autour du point menacé, afin de consolider la partie faible et de la durcir. En fait, le métal qui était mou dans les autres points a pris ici l'aspect du métal trempé ; il ne s'étire plus.

Ce phénomène de *défense des métaux* est parti-

culièrement remarquable dans les aciers au nickel, à propos desquels M. Ch.-Ed. Guilhaume a prononcé le mot de « résistance héroïque à la rupture ». On en a aussi des exemples fort curieux dans la photographie des couleurs par le procédé Becquerel. Mais je n'en parlerai pas, étant obligé de nous restreindre.

Ainsi, comme tout être vivant, le minéral répond aux *stimulants* qui le provoquent à *modifier* la place ou le mouvement de ses molécules et à faire *preuve d'intelligence*. Cette intelligence est sans doute très rudimentaire, mais enfin c'est de l'intelligence. Les ultimates et les agrégats qu'elles forment sont douées de *Mouvement spontané*, mais elles ne modifient ce mouvement que si elles y sont provoquées par les circonstances extérieures. Tout acte déterminé a toujours un motif. Croire, comme le font certains savants, que la volonté doit se traduire en mouvements *capricieux* et sans aucun motif, est un préjugé erroné qui n'est explicable que par l'ignorance de ces savants en matière psychologique.

Nous pouvons donc affirmer que toute ultimate, toute monade est plus ou moins consciente, plus ou moins sensible, plus ou moins douée de volonté.

Il résulte de ce qui précède que l'esprit et la matière ne sont pas deux substances différentes comme l'enseigne le *vieux spiritualisme* philosophique ou théologique, mais les deux faces d'une même substance active, d'une même monade.

L'esprit pur n'existe pas, la matière pure n'existe pas.

Les propriétés psychiques, dites spirituelles ne sont que les propriétés internes de l'ultimate; les propriétés physiques dites matérielles ne sont que ses propriétés externes.

Vu par l'extérieur, l'ultimate est matière; vue par l'intérieur elle est esprit.

Chaque ultimate est esprit pour elle-même, elle est matière pour les autres.

La matière telle que la conçoivent les matérialistes et les physiciens n'est qu'une abstraction ; l'esprit tel que le conçoivent les vieux spiritualistes et les théologiens chrétiens est une autre abstraction.

La réalité concrète est *à la fois et indivisiblement* esprit et matière.

Il n'y a dans l'univers que des centres d'*énergie*.

(A suivre.) Dr L.-S. FUGAIRON.

LA TABLE D'ÉMERAUDE

(*Suite et fin*) (1).

VII. — SEPTIÈME PROPOSITION : « *Il monte de la terre au ciel et derechef il descend sur la terre et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures* ». Le pronom *Il* désigne vraisemblablement ici le Thélème, le *Spiritus mundi*, la vague de vie, et on peut interpréter cette proposition à la lumière des enseignements occultes. — Nous savons, en effet, que les univers n'ont qu'une existence transitoire comprise entre des périodes de dissolution complète (*pralayas*). — A ce moment, le souffle du Logos qui anime et soutient tous les *Tattwas* se retire en aspir et toute matière s'évanouit comme un nuage au soleil ; puis le pralaya passe, l'expir reprend et la création recommence. — Ceci nous permet de concevoir comment le Thélème, cette respiration divine, ce *spiritus sanctus* monte de la terre au ciel et redescend. — Nous pouvons aussi comprendre que la matière, phénomène dynamique, parcourt successivement tous les degrés de densité depuis les plus subtils jusqu'aux plus compacts et inversement, par une sorte de matérialisation

(1) Voir pages 101 et suiv.

et de dématérialisation progressives. — Le Radium nous donne un exemple de cette subtilisation par sa transformation en hélium. Inversement, la spectrographie stellaire nous montre l'apparition successive d'éléments progressivement plus lourds sur les soleils qui se refroidissent. La transmutation idéale du Grand-Œuvre minéral se faisait ainsi par dématérialisation et rematérialisation, d'où la célèbre formule : *Solve, coagula.*

Il s'agit ici de l'évolution non plus cyclique et permanente, mais spirale et évolutive, qui est symbolisée par le nombre 7. La septième proposition de la table d'Émeraude s'applique aussi et surtout à l'évolution de l'Ego dans le cours de ses réincarnations ; le ciel représente la sphère des *jivatmas* désincarnés par opposition à la terre, lieu d'incarnation où nous vivons. On peut trouver dans cette proposition l'énoncé de la célèbre loi de réincarnation qui était conservée comme un secret initiatique dans les temples de l'antiquité et que l'Église, au temps des Alchimistes, n'aurait pas tolérée, elle qui enseignait l'existence unique et la sanction définitive. A ce dernier point de vue se comprend mieux la seconde partie de la proposition : *et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures.* — L'évolution, en effet, a pour but de tirer de l'alternance de la vie incarnée et de la vie purement spirituelle un double perfectionnement de la conscience : conscience spirituelle dans le plan physique et conscience individuelle mieux affirmée dans le plan spirituel.

VIII. — D'ailleurs la huitième proposition explique le résultat de cette évolution : « *Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde et toute obscurité s'éloignera de toi.* Il s'agit ici de l'acquisition de l'état béatifique, c'est-à-dire de la libération karmique représentée par le nombre octonaire. Il nous paraît difficile d'expliquer ces paroles autrement qu'au point de vue du Grand-Œuvre mystique. Ici, la gloire correspond à *Hod*, la huitième séphirah. Dans le symbolisme des diverses initiations, l'octonaire paraît lié à l'idée de sainteté et de béatitude (huit sentiers sur le « noble chemin » dans l'enseignement de Cakya-Muni, huit béatitudes dans le sermon de Jésus sur la Montagne, le huitième jour de la circoncision, les huit ornements sacerdotaux chez les Juifs, la forme octogonale des fonts baptismaux chez les chrétiens, les huit instruments du culte chez les Mazdéens, etc., etc.).

IX. — La même clef numérique nous montre les rapports de la solidarité cosmique exprimée par le nombre 9 et la neuvième proposition : « *C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.* » Nous avons eu l'occasion d'étudier (1), à propos du nombre 9, cette solidarité cosmique et nous avons trouvé que l'agent en était le grand fluide universel, le *Koïlon*, dans lequel sont soufflées les bulles qui constituent la matière sur tous les plans. Ce milieu

(1) *Le Symbolisme des Nombres. Essai d'arithmosophie (en préparation).*

cosmique répond à *Mùlaprakriti* des Indiens ; il est représenté par le Serpent ouroboros qui entoure le monde ; c'est en lui que se crée toute matière, en lui que s'établissent les tattwas de tous les plans cosmiques. C'est aussi par lui qu'ils sont solidaires, les vibrations de l'un se transmettant à l'autre par son intermédiaire. Le Koïlon n'est pas le Thélème, c'est-à-dire l'énergie universelle, mais c'est le champ de cette énergie, sans lequel elle ne pourrait avoir une existence réelle ; c'est le milieu sur lequel elle opère pour former les atomes ; le Koïlon est pour le Thélème comme le conducteur pour le courant électrique : une dualité indivisible les conditionne réciproquement. Voilà sans doute pourquoi la Table d'Émeraude ne distingue pas le Koïlon par un terme spécial, mais semble continuer à parler du Thélème. Il est possible, d'ailleurs, que l'auteur ait confondu ces deux termes inséparables car le Koïlon n'est pas une force, mais plutôt une résistance. C'est en lui que s'évanouiront lors du pralaya les bulles et les tourbillons qui constituent la matière et il ne restera plus que cet aspect négatif du grand Tout : le Serpent replié sur lui-même, se sera dévoré complètement. On comprend ainsi comment *il vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide,* car il est le fondement (comme Yésod, la neuvième Séphirah), le champ dans lequel le Logos exerce pour un temps son activité en créant les univers transitoires, le véhicule de sa puissance suprême sous ses différents aspects, *la force forte*

de toute force. Tel est le sens allégorique de cette neuvième proposition. Au point de vue mystique, cette solidarité cosmique se réalise dans l'acte messianique de la rédemption volontaire par le suprême sacrifice du boddhisattwa, puissance incomparable destinée à vaincre tous les obstacles pour établir la communion définitive de tous les êtres dans le même Logos.

X. — La DIXIÈME PROPOSITION est comme le résumé des neuf premières. *Ainsi le monde a été créé.* Nous leur avons donc demandé à juste titre la genèse métaphysique du Cosmos. C'est dans le Dénaire que l'unité est réformée synthétiquement et, de point de départ dynamique qu'elle était, devient point d'aboutissement statique. Le nombre 10 symbolise l'univers dans la plénitude de son individualité et de ses possibilités réalisées par Malcuth, la dixième séphirah. « Dix est le *nombre universel* », disent Cornelius Agrippa et Eckhartshausen. Avec lui le cycle de dispersion et de réintégration est accompli, mais c'est le cycle absolu qui retombe dans un état purement statique. Or le cycle du Grand-Œuvre qui n'est pas absolu est représenté par le Duodénaire ; c'est pourquoi nous trouvons encore deux propositions, d'ailleurs très accessoires.

XI. — La ONZIÈME PROPOSITION dit : *De ceci seront et sortiront d'innombrables adaptations desquelles le moyen est ici.* Le nombre 11 représente l'effort de l'individualité dans le Cosmos qui la contient. Cette proposition a trait aux efforts du disciple d'Hermès pour réaliser le Grand-Œuvre et nous

voyons que le Grand-Œuvre n'est autre chose qu'une adaptation ou plutôt une série d'adaptations innombrables, puisque tout évolue selon les mêmes lois et que toute entreprise doit se confirmer à ces lois...

XII. — La DOUZIÈME PROPOSITION précise encore cette explication : *C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste ayant les trois parties de la philosophie du monde.* Il fait entendre que le Grand-Œuvre doit être poursuivi non seulement dans la nature matérielle (Grand-Œuvre minéral et évolution des corps), non seulement dans la vie (Grand-Œuvre physiologique, thérapeutique, médecine universelle, Palingénésie, etc.), mais encore dans la nature spirituelle (Grand-Œuvre mystique). Il n'y a guère de texte expliquant aussi clairement le sens véritablement mystique de l'*Alchimie* dont l'allégorie minérale n'est qu'une transcription approchée, plus ou moins exacte par elle-même. Remarquons qu'ici la Trinité est rappelée comme dans la permière proposition : ceci correspond au nombre 12 ($1 + 2 = 3$).

Reste maintenant une espèce de corollaire qui peut être rattaché à la douzième proposition par son style personnel, mais qui paraît assez obscure, à première vue. *Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est accompli et parachevé.* Quand on considère que le Grand-Œuvre doit être accompli en douze phases et que le soleil parcourt douze signes dans son cycle, on ne peut s'empêcher de songer au mythe solaire. Telle a été, d'ailleurs, la pensée de certains

Alchimistes. « La vertu de toutes choses, dit le Cosmopolite, est inhérente au Soleil et son mouvement règle celui des saisons et des choses qui sont sous la classe des saisons (1) ». Il est évident que le Soleil, père des adaptations, comme le proclame la quatrième proposition, nous offre une clef précieuse dont on a tiré beaucoup de lumières en ce qui concerne les mythes religieux, mais à laquelle le Grand-Œuvre pourrait aussi être rapporté. Il est toujours un peu hasardé d'essayer des rapprochements zodiacaux depuis qu'on a tant abusé du mythe solaire. Cependant, le Bélier, premier signe, répond assez bien par son caractère affirmatif à la première proposition de la Table d'Emeraude ; les Gémaux, par leur signification d'aptitude, à la troisième proposition en rapports avec l'adaptation ; le Lion, cinquième signe, symbolise assez bien la force du Thélème ; la Vierge, sixième signe dont le caractère astrologique est l'ingéniosité, peut illustrer la sixième proposition. La balance, septième signe, représente l'équilibre entre l'ascension et la descente, exprimé par la septième proposition ; le Sagittaire est un signe de Victoire, qui correspond bien à la neuvième proposition : « elle vaincra toute chose subtile ». Le Capricorne, dixième signe a été rattaché à la création, puisque les Indiens font de la constellation Makara la porte du ciel, c'est le signe de Noël. Le Verseau est un signe d'initiation qui peut

(1) Le Cosmopolite. *Lettre philosophique*, trad. A. Duval. Paris, 1671.

correspondre à la onzième proposition : « De ceci seront et sortiront d'innombrables adaptations », etc.

On voit par ces quelques aperçus les lumières qu'on peut tirer de la clef numérique pour l'interprétation de la Table d'Émeraude. Un examen plus approfondi montrerait les significations extrêmement riches et audacieuses cachées sous l'allégorie d'Hermès et on comprend quelle a pu être la vogue de ce document aux origines si secrètes

Dr ALLENDY.

La Table d'Emeraude

Nous publierons prochainement, en tirage à part, l'étude du Dr ALLENDY.

Ce tirage à part comprendra, outre le texte publié dans les colonnes de la Revue, une *Etude Originale* de A. M. A. GÉDALCE commentant d'une façon toute spéciale *le Frontispice hermétique* qui ornera cette brochure.

LA DIRECTION.

Les Symboles secrets des Rose-Croix

INTRODUCTION

(Suite) (1)

L'homme mène trois existences différentes. Nous en connaissons tous deux; la troisième n'est connue que de ceux qui possèdent le pouvoir de vision spirituelle et, pour tous les autres, c'est simplement une matière à spéculations.

Le premier état d'être de l'homme comme être humain personnel, c'est celui de l'enfant dans le sein de sa mère. Là il mène une existence presque purement négative, ne sachant rien de l'existence du monde extérieur, de ses habitants, de sa vie, de sa lumière, de son bruit. Enseveli dans le ventre de sa mère, il n'a rien à faire qu'à croître. Même s'il était capable de pensée et de raisonnement, le fait d'une existence en dehors de ce sein maternel lui serait incompréhensible parce que hors de son expérience, et nous pouvons facilement nous imaginer un corps de savants à l'état fœtal tenant un meeting et par des déductions logiques tirées de ce qu'ils connaissent, prouvant scientifiquement, d'une façon satisfaisante l'un à l'autre qu'aucune existence autre que celle qui s'écoule à l'intérieur de la matrice maternelle est scientifiquement impossible et la croyance en une telle vie une déplorable illusion.

(1) Voir pages 111 et suiv.

A la fin, cependant, le grand moment arrive ; en dépit de tous les raisonnements scientifiques, l'enfant est né et entre dans cette nouvelle existence d'abord incompréhensible. Il est maintenant dans un milieu de lumière et de bruit, qui commence à attirer son attention. Les choses qui, dans son premier état, étaient pour son bien-être de première importance — tels que le *placenta*, la liqueur *amnü*, le *cordon ombilical*, etc., n'ont plus aucune importance et sont devenues parfaitement sans valeur. L'homme nouveau commence à grandir ; il voit d'autres êtres en dehors de lui-même, lesquels comme lui semblent avoir une vie qui leur est propre ; il se sent corporellement séparé des autres formes ; il éprouve des besoins corporels, des plaisirs, des peines que d'autres ne partagent point : et ainsi l'illusion du moi est créé, et ce *moi* lui semble de la plus suprême importance. Toutes les pensées, les désirs, les aspirations de l'homme sont maintenant centralisées autour de son moi. Il s'étudie à accroître ses plaisirs et son confort, comment il pourrait en écarter la souffrance et en prolonger l'existence. Ce qui concerne son *moi* lui apparaît comme la chose la plus nécessaire, ce qui concerne les autres comme matière à considération secondaire, parce qu'il ne sent, ne connaît, ne jouit que de l'existence de son seul *moi*.

Beaucoup d'êtres humains meurent avant d'avoir vu la lumière du monde terrestre ou peu après leur naissance ; beaucoup d'êtres humains meurent avant d'avoir surmonté les illusions du *moi* et s'être

éveillés à un état d'être plus élevé. Il en est relativement peu qui *naissent* en esprit à la lumière intérieure de la vie éternelle par l'opération d'une génération spirituelle. L'état spirituel est aussi au-dessus de l'existence terrestre de l'homme que celle-ci est au-dessus de son état fœtal ; et cependant il est inconnu pour la science et incompréhensible pour le raisonneur superficiel. Nous ne pouvons pas *savoir* ce qu'il est avant de l'avoir expérimenté, mais nous pouvons, même par un raisonnement logique, nous convaincre qu'un tel état existe.

Si nous étudions par quel processus l'intelligence des choses extérieures est apporté à notre entendement intérieur, nous comprenons aisément que la mentalité humaine n'est pas une chose circonscrite dans les limites étroites de l'homme physique, mais que, tandis que la conscience se centralise dans son organisme, la substance de sa mentalité doit nécessairement atteindre aussi loin que ses pensées peuvent parvenir. La science occulte enseigne que le pouvoir spirituel qui constitue l'homme réel et dont le centre d'activité est dans son cœur, d'où il s'irradie dans toutes les parties de l'organisme, est un principe universel qui remplit, enveloppe et pénètre toutes choses. De même l'influence des rayons du soleil physique se manifeste partout, pénétrant la semence et le germe des plantes, développant leurs formes, selon le caractère individuel de chacune.

Le soleil, sans changer de place dans le ciel, agit

par l'influence de sa puissance au-dedans des formes des choses terrestres ; il fait sortir et croître un arbre d'un noyau qu'on ne soupçonnerait pas être capable de contenir un tel arbre. De même la puissance universelle et éternelle du soleil spirituel de l'univers entre dans le cœur de l'homme et peut y développer un être immortel.

Un rayon de lumière spirituelle entre dans le cœur et stimule en activité et vie les éléments supérieurs de l'âme. Il y établit — pour ainsi dire — un centre de polarité, faisant vivre et s'épanouir ce germe spirituel en une vie nouvelle plus haute que celle dont l'homme physique est conscient : le faisant respirer un éther spirituel, trop subtil pour substanter la vie dans la forme animale, mais qui procure la connaissance des vérités spirituelles surpassant de beaucoup la conception des mortels. La force du soleil terrestre pénètre jusqu'au cœur d'un arbre et fait croître les branches et les bourgeons, développe les fleurs et les fruits ; ceux-ci vivent même dans l'invisible odeur qui émane des arbres et que nous percevons avant de nous en approcher. La puissance du soleil de grâce entre dans le cœur de l'homme et produit le développement de l'âme dont l'activité s'étend bien au delà des limites du corps physique.

La vie étant une fonction de l'Esprit éternel produit le développement du corps et de l'âme. Elle permet à l'organisme physique de prendre une forme ressemblant à celle des parents et adaptée aux conditions particulières dans lesquelles il

est destiné à vivre. Mais quand la forme physique a atteint son plein développement, l'activité spirituelle ne cesse pas. Le corps physique de l'homme peut avoir atteint la limite de sa croissance, sa force vitale peut commencer à décliner, et pourtant il peut croître en amour et en science et acquérir plus de sagesse même durant la vieillesse. Bien plus, il semble que le développement des plus hautes facultés spirituelles est facilité par le déclin des énergies animales ; parce que la force qui, en premier lieu, était utilisée au développement du corps peut alors être employée à l'épanouissement de l'âme.

Tout cela pour prouver que le corps visible de l'homme n'est pas l'homme réel, mais que ce dernier est une puissance invisible qui peut s'accroître même durant la vie terrestre et devenir un être de première grandeur, tandis que le seul noyau — le corps physique — est visible pour les sens imparfaits des mortels.

— Cette Lumière, étant la Vie et la Vérité qui éclaire le cœur des hommes, c'est le Christ ou Rédempteur de l'humanité. Il est universel, et il n'y a pas d'autre Rédempteur. — Il est connu des Sages de toutes les nations quoiqu'ils ne le nomment pas tous du même nom. Il était au commencement de la création, et sera à sa fin ; c'est la chair et le sang, la substance et la force de l'homme intérieur spirituel dans son plus haut aspect divin le plus élevé.

(A suivre.) Dr HARTMANN.

(Trad. de M. CHAUVEL DE CHAUVIGNY.)

LE SOUFISME

(Notes sur la mystique musulmane)

Feu M. Renan, prophète fantaisiste et littérateur impénitent, dans son œuvre, çà et là, qualifie l'Islam.

Il ne voit dans le formidable effort de Mohammed ben Abdallah (Mahomet) « qu'une des plus tristes aventures de l'histoire asiatique » ; il proclame « que l'Orient n'a jamais su s'arrêter « sur les limites de l'extravagance et de l'immo- « ralité ». Il taxe les pays musulmans de « monde dégradé » et il annonce gravement que le XIXe siècle « verra la fin de la religion de Mahomet ».



La France est puissance musulmane, assure la politique. Le concours donné par les Mahométans des colonies françaises dans la lutte contre l'Allemagne, l'apport vivace de l'Islamisme au catholicisme rendent nécessaire la connaissance des principes de la religion si souvent décriée. A côté de la littérature immense enfouie dans les bibliothèques, en attendant la vie expliquée de Mahomet, je veux tracer quelques indications qui pourront, chez les esprits intéressés, constituer une base

de recherches s'harmonisant avec celles poursuivies dans les religions anciennes et modernes.



Les textes de la religion musulmane sont le *Koran* et ses commentaires les *hadits* (Es-Souna, El Idjmâa), recueils de traditions et d'interprétations du *Kitab Allah*, datant du temps du Prophète et de la période immédiate qui suivit sa mort.

Les pratiques synthétisées dans le *livre* appelé tour à tour *El Fourqân* (la distinction), *El Tenzil* (le livre descendu), *El Kelimet Allah* (la parole de Dieu), *El Dhikr* (l'admonition), *El Mos'haf* (le code), sont simples et se réduisent à l'énonciation de l'Unité de Dieu et à la reconnaissance du Prophète.

Cependant, malgré qu'il soit bon pour tous, les esprits contemplatifs ont jugé ce *témoignage* insuffisant pour aller vers Dieu. Quoique *Iblis* (le diable) n'ait de pouvoir que sur la chair, qui est sa part ; quoiqu'il n'ait aucune prise sur l'âme sainte qui vient de Dieu,ils ont créé, puis développé, au cours des siècles, des méthodes (tariqa), dont l'enseignement, conservé par les confréries (Khouan), porte le nom de soufisme dans le magreb (Occident) et de fakirisme dans le cherq (Orient). Le mot soufisme est seul employé depuis le deuxième siècle de Hidjret (Hégire, fuite).

Ce dogme de la pauvreté (El Foqr), cette recherche de la pureté (Es-safi), consistent à mourir à soi-même pour vivre en Dieu.

Ce but peut être atteint en suivant la voie spirituelle (trouq), les méthodes indiquées par l'exemple et par les livres, par les élus de Dieu (ouali), qui ont cherché à mettre en accord l'esprit caché de la Loi et la lettre, à voir Dieu face à face, et à se fondre en lui, véritable Dieu vivant.

Cette aspiration, cet illuminisme sont développés dans tout le pays musulman (Dar-el-Islam).

Pratiqué par les solitaires, par les frères des confréries en groupe dans les *zaouia*, cet enthousiasme divin revêt des formes presque partout semblables.

Les prières rituelles qui déclanchent les âmes et les font des réceptacles d'amour ont peu de variation. Elles ont toutes pour base le nom sacré, celui de Dieu, *Allah* ; elles se développent sur des versets du Koran, des adorations au Prophète, des remerciements laudatifs au fondateur de la confrérie, ce sont les *dikr*.

Ces *dikr*, ces oraisons, ces formules, ont une puissance à laquelle rien ne résiste. Elles permettent l'extase, le sublime, l'union mystique par l'épreuve, la mortification, la dévotion constantes. Elles sont dites aussi pour les exorcismes, pour les guérisons, pour les désirs, pour les bonheurs. Elles sont l'application de la religion à la magie.



Le soufi est l'homme pur et vêtu de laine, dit le cheikh El Allouci ; c'est celui qui a le cœur lim-

pide, l'âme à l'abri de toute tentation, l'esprit plein de l'influx divin.

C'est celui qui a le culte de la sagesse, *Ain-Soph,* des Kabbalistes, Sophia, des Grecs, *Etoile flamboyante* des franc-maçons. C'est le dévot de la science intime, du développement intérieur, de l'aspiration vers la grâce.

Le cheikh Abd-el-hadi ben Ridouane définit la science intime le fruit de la science du monde sensible.

En effet, la recherche spéculative, les états extatiques, nécessitent une connaissance complète et parfaite de la vie.

Cette connaissance est d'un intérêt primordial pour pratiquer les exercices de piété. Il est utile de savoir quitter ses habitudes pour entrer dans la période spéciale qui conduit à l'abandon de soi-même.

La montée vers la sublime félicité n'est que le résultat d'évolutions constantes, la conséquence du discernement des actes humains journaliers.

L'idée de l'unité parfaite, comme l'a exprimée El Ferrani, ne peut se former dans l'esprit du contemplatif que lorsqu'il a abandonné ses *vêtements,* qu'il est entré dans la sphère des idées sans forme, qu'il est noyé dans l'amour, dans la beauté.

« La beauté n'est que la splendeur de la gloire « qui réside dans le père des Lumières », dit Marcile Ficin.

« L'esprit n'accepte le vêtement céleste qu'après

« que le vêtement terrestre a été décomposé », dit le Zohar.

« Une concentration de toutes les forces exté-« rieurement et intérieurement, dans l'unité et « les liens de l'amour », dit Ruysbroeck l'admti-rable.

« Dépouillé des désirs du monde, il naît en « Dieu », dit Hermès Trismégiste.

« Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des « créatures », dit Pascal.

Tous les mystiques s'accordent pour définir, pour exposer le spectacle recherché par le contemplatif, le but vers lequel il tend.

La lumière spirituelle (douq) fait voir la vérité ; elle conduit par l'union mystique à l'absorption en Dieu (istigheraq).

La clef du Paradis est l'amour des malheureux et des pauvres et la théorie de la pauvreté s'exprime :

« Devenir pauvre après avoir été riche », écrit Sahl-et-Tosteri.

« Se dépouiller de ses richesses, purifier son âme », écrit El Mazani el Kébir,

« La pauvreté est la première des stations qui conduisent à l'unité », ajoute Nas ben el Hamaoui.

M. Sédir, dans *les sept jardins mystiques*, vante les pauvres véritables, débarrassés de tout souci d'eux-mêmes.

Le but est complètement défini. Les moyens sont divins. Ils varient suivant les régions, les hommes et le bien-être dont ils peuvent jouir.

La prière est le truchement le plus certain. L'exaltation dans laquelle se trouve jeté l'homme répétant les litanies, la pénétration en lui-même de la puissance attachée aux mots, le mettent dans l'état extatique proche de l'anéantissement complet, de la vision divine.

« Tout mot est une énonciation successive d'affir- « mation que l'œil et la voix épellent », dit M. Paul Claudel.

Il n'est pas interdit,pour arriver à l'état de développement spirituel, de s'aider de moyens autres que le dikr. Des stupéfiants sont tolérés : le tabac, l'opium, le kif, et, assure Abou el fotoûn, aussi la musique. Seule l'ivresse obtenue par les boissons fermentées est proscrite.

L'ivresse physique conduit à l'ivresse mystique qui permet alors la conjonction avec Dieu, comme l'assuraient déjà jadis les Grecs orphistes.

Les pratiques du soufisme semblent, d'après les auteurs, avoir pris naissance au moment même où vivait le Prophète.

Plusieurs veulent faire descendre l'autorité de la doctrine de l'Iman Ali ben Abou Taleb (4e calife).

C'est Ali qui racontait pour sa gloire : « Je suis « le petit point placé sous le ba ». La lettre *ba*, seconde de l'alphabet arabe, est la première de la phrase initiale du Koran. Elle contient le principe de celle-ci et toute sa puissance. Bismallah er rahman er rahin (Au nom du Dieu clément et miséricordieux). C'est la signification de la lame duelle du tarot : l'époux et l'épouse.

Mais que ces pratiques proviennent d'Ali ou de chioukh moins anciens, elles peuvent se diviser en quatre parties allant vers un but ascendant.

Une tradition du Zohar enseigne que toute parole d'une prière s'élève en haut dès qu'elle sort de la bouche de l'homme. Elle fend les cieux et arrive dans la région supérieure.

Il en est ainsi chez les soufi :

A) *Noviciat ou aspiration.* — Le soufisme spéculatif est fondé sur le raisonnement, l'abandon de cœur à Dieu sans aucune trace de doute, d'inquiétude, d'incertitude. C'est l'amour de l'intelligence, le dikr est : *La Ailaha illa Allah* (il n'y a de divinité que Dieu) ;

B) *Connaissance du système ou spiritualité.* — Le soufisme pratique est la voie qui conduit à la connaissance de la lumière divine, à la réflexion de la science et de la puissance de Dieu, c'est l'amour de la sagesse, le dikr est : *Allah* (Dieu) ;

C) *Evolution de l'âme vers l'unitatisme.* — Le soufisme extatique est l'état de perfection que peu de gens atteignent. C'est la vie dans l'abîme de la beauté de Dieu, c'est la vision totale, absolue intense et complète de Dieu l'unique. C'est l'amour divin, le dikr est : *Houa* (lui) ;

D) *Application du système ou Amour.* — Aussi, après cette extase, il n'y a plus qu'un 4e état qui est l'identification avec la représentation de l'impensable. C'est l'inexprimable. Aucun dikr n'est indiqué. Quand l'objet désiré est atteint, il n'y a plus à prononcer son nom. C'est la vie du *mah'ibb.*

En maçonnerie ces états s'énoncent : apprenti, compagnon, maître à l'initiation, maître après l'initiation.

Les dévots des quatre états portent les noms de :

Aspirant (morid),

Spirituel (a'ref),

Unitaire (mouah'hid),

Amant (moh'ibb),

auxquels s'ajoute en couronnement, comme dans la maçonnerie les grades dignitaires, l'état de passionné (a'chiq).

Le dikr est, dit le cheikh Abdel hadi ben Ridouane, fait de feu et de lumière, il détruit, volatilise tout ; il apporte, par sa clarté, l'amour total et déférent.

« Reçois dans ta pensée tout ce que tu peux sa« voir », dit Poimandrès, rapporte Hermès Trismégiste, « j'assiste les saints, les bons, les purs, « les charitables, ceux qui vivent dans la pureté. »

De prononcer le dikr, le soufi passera de la vie physique à la vie divine à travers les voiles de lumières et de ténèbres, les rideaux mystérieux — impénétrables pour beaucoup — qui cachent Dieu.

Mohammed a fait connaître que 70.000 voiles abritent les hautes sphères qui cachent Dieu. Ils sont comme le trône de Salomon, divisés en 7 degrés, 7 égale 3 et 4. L'idée et la forme. Pour ascendre, il faut traverser ces voiles.

Le premier degré est trouble (épreuve que subit l'apprenti maçon). Mais à peine l'aspirant a-t-il

prononcé le dikr que des feux ardents éclairent son cœur. Il voit alors, purifié par ses paroles, la limpidité de la couleur du *morid*. « Mon âme a été ravie à l'aspect de ce que j'ai aperçu », dit un Rose +Croix de 1807.

L'ascension de l'aspirant lui montrera les lumières subtiles qui s'échelonnent en 6 autres degrés.

Il arrivera au grand voile, il aura 7 substances à passer, puis encore 3 voiles. Chaque épreuve se fait dans les trois mondes, physique, animique, spirituel. Il saura leurs couleurs et suivant qu'il se trouvera dans des régions du caractère de sa prière : physique, intellectuelle, spirituelle, il verra sa vision prendre les tons correspondant aux idées émises.

« L'intelligence s'individualisant avec sa vita-
« lité prend et abandonne à volonté la forme indi-
« viduelle », dit Max Théon.

Les couleurs, que l'on retrouve avec les mêmes significations dans la *Tradition cosmique*, chez les peintres primitifs italiens ou français, dans les croyances annamites, les théories du Zohar ou les décors maçonniques, revêtiront pour lui les pensées les plus belles ou les rêves les plus exquis.

Quand les couleurs seront passées, quand le soufi ne pourra plus analyser ses sensations, puisqu'il les possédera toutes, quand il sera mort à la terre, il montera dans les substances cachées jusqu'à la substance vraie, la matière équilibrée avec sa vitalité et son intelligence inséparables,

où règne le Prophète Mohammed, au seuil de la lumière des lumières qui absorbe tout.

Ce foyer des réalités, représentation de l'imagination toujours féconde, est le terme de la vie spirituelle, le lieu sans cesse recherché des hommes pour l'amélioration de la vie ; il cache, enveloppe le point semblable au cristal où la lumière est trop pure pour avoir de la couleur, pour prendre une forme, pour occuper un lieu quelconque : c'est la vision du a'chiq, c'est Dieu.



Les soufi isolés sont assez nombreux.

Les auteurs anciens, modernes ou contemporains en ont décrit quelques-uns.

Ayant choisi un arbre, un coin de mur, un abri de rocher, le soufi reste des années en prière, en adoration, jaculant vers Dieu son âme limpide et confiante. Établi sur le ribat (lieu de retraite), on le nomme couramment m'rabet (marabout). Il appelle sur le pays les bénédictions, il est une source de bienfaits, de bonheur. La nourriture lui est apportée par les habitants du voisinage, elle est légère et simple. C'est le *r'feur*, le tribut religieux consenti en faveur d'un saint.

D'autres adhérents isolés sont des hommes vivant la vie courante, ordinaire, ajoutant à leur chapelet, le dikr spécial de la confrérie. Dikr qui leur fera gagner plus tôt le Paradis (l'équilibre), mais qui est une force politique utilisée par les chefs, les maîtres des zaouia.

Nombreux sont les soufi installés dans les zaouia. Ils vivent suivant la *tariqa* (règle de vie), indiquée dans *El ouacia* (livre de préceptes). La science du rester et du périr. (L'Im el baqa oua el fana) leur est enseignée, l'*ouerd*, l'initiation, leur est donnée.

Des auteurs ont voulu y voir des moines. Rien n'est moins semblable. Aucun vœu, si ce n'est celui de prononcer le dikr, n'est formulé. La chasteté n'est pas pratiquée par le khouan. La vie en commun est une organisation courante dans les *fondouk* arabes ou magrebins, qui est rendue nécessaire par l'absence de villages et la difficulté de se procurer des aliments.

Les deux points qui peuvent rapprocher les confréries musulmanes des congrégations catholiques sont la prière spéciale en commun et l'intervention politique dans les affaires du pays où elles vivent.

Les confréries musulmanes ont plus de points communs avec la franc-maçonnerie : l'initiative, les réunions, la vie civile et le dévouement que le frère doit à son frère, dans quel moment, dans quel lieu il le trouve.

L. Bruneteaux.

A PROPOS D'UN DENAIRE HINDOU

Le premier, Malfati de Montereggio a donné, suivant l'expression de Sédir, « la clef du dénaire selon l'initiation védique ».

Les noms des divinités qu'il a indiqués sont la traduction persane des noms sanscrits (1). Beaucoup les ont reproduits tels quels, sans seulement le soupçonner. Mais il serait intéressant de rechercher les noms sanscrits correspondants. Cela n'est pas toujours facile (2). Sous réserve donc d'erreur possible, je crois qu'on peut indiquer ainsi le dénaire hindou (3).

Noms donnés par Malfati.	*Noms sanscrits correspondants.*
Brahma	Brahma
Wishnou	Vishnou
Schiwa	Shiva
Maia	Maya
Oum	Aum
Haranguerbehah	Hiranyagharba
Porsch	Pourousha

(1) Pendant assez longtemps, on n'a connu certains ouvrages sanscrits, tels que les « Manava Dharma Sastra » et les « Upanishad » que dans leurs traductions persanes.

(2) Si, par exemple, il est facile de voir que Oupneckat veut dire Upanishad, il fut assez difficile de reconnaître que le brahme Tchengrenghâtchah est Sankaracharya.

(3) Transcription la plus généralement admise.

Pradiapat	Pradjapati
Prakrat	Prakriti
Pran	Prana

Brahma. — Le Créateur.

Vishnou. — Le conservateur, le pénétrateur.

Shiva. — Le transformateur, le bienfaiteur, le libérateur.

Maya. — Illusion, prestige, magie.

Aum. — Monosyllabe mystérieux.

Hiranyagharba. — L'Embryon d'or.

Pourousha. — L'esprit, le principe masculin.

Prajapati. — Le Seigneur des Créatures.

Prakriti. — La Matière, le principe féminin.

Prana. — Respiration, l'air, le souffle, la vie.

Il sera facile de développer ces brèves données et de voir si ce dénaire correspond ou non et dans quel plan au dénaire Kabbalistique ou à une autre formule (1) et de quelle façon on peut le disposer.

Patrice GENTY.

(1) Le dénaire des sephiroth et la loi de création de Wronski se résolvent dans le septénaire, ainsi qu'il est facile de le voir par l'examen de leurs schémas respectifs : l'un est composé de 4 unités et 3 binaires, l'autre de 3 unités et 4 binaires.

De la Transplantation des maladies

(Suite) (1)

Règne végétal.

Après le règne minéral, voyons un peu les applications qui ont été faites de cette pratique dans le règne végétal : « Pour cela on prend, nous dit Sédir, une mummia quelconque du malade, du sang, de la salive, de l'urine, etc... On arrose avec la terre contenue dans un pot et on y plante une graine de même signature que la maladie ; lorsque la plante a crû, on la jette dans une eau courante, s'il s'agit de fièvre ou d'inflammation ; mais s'il s'agit d'affections humides, il faut la réduire en fumée ». Pour les ulcères et les blessures on emploie la persicaire, la consoude, etc., etc. « On doit mettre en contact la plante avec l'ulcère avant de la brûler. Pour les maux de dents on frotte les gencives jusqu'au sang avec la racine de sénécio vulgaris, puis on la replante. Pour la menorrhée, on prend la persicaire, pour la phtisie pulmonaire on se sert du chêne ou de cerisier ». Ceci est un procédé, il y en a bien d'autres. Mais c'est surtout aux arbres plutôt qu'aux plantes qu'on a cherché à transmettre les maladies. L'arbre, en effet, est

(1) Voir pages 118 et suiv.

plus fort, plus résistant, sa vitalité est considérable, par conséquent il y a beaucoup plus de chances d'attirer la maladie et de soulager ainsi ou même de guérir le malade. A Modène, nous dit Sebillot, celui qui souffre de la fièvre tierce se lie à jeun à un arbre avec un fil en disant : «arbre, je t'embrasse; fièvre, je t'abandonne; la fièvre t'a embrassé, je te la laisse». Dans le pays de la Brie, le malade atteint de fièvres attachait son bras à un arbre avec un fil de soie, récitait 3 *Pater* et 3 *Ave* et répétait 3 fois : «fièvre, fièvre, reste là jusqu'à ce qu'on te cherchera». Si l'acte avait été fait en secret, le malade guérissait, mais l'arbre se flétrissait et séchait sur pied. Dans la Wallonie, pour guérir le mal de dents, on mettait une épingle en contact avec la dent malade et on la piquait dans l'écorce de l'arbre. En Sussex on employait le même procédé, mais pour les verrues. En Sicile, si un malade est atteint de scrofules il doit mordre pendant la nuit de l'Ascension ou de la Saint-Jean l'écorce d'un pêcher; l'arbre prend la mauvaise humeur de la gorge. S'il se dessèche et se flétrit, c'est signe que le malade guérira. Il paraît que ce procédé tend à disparaître pour être remplacé par le suivant. On inocule la maladie aux arbres en y creusant un trou dans lequel on place les rognures d'ongles de celui qui est atteint de fièvre et qui guérit, le mal ayant été en quelque sorte aspiré et dérivé par l'arbre. En Ille-et-Vilaine on faisait monter le fiévreux sur un arbre et là, après avoir entaillé une branche avec son couteau, il lui inoculait la maladie avec sa salive, tout en

disant en même temps : « Tremble, tremble plus fort que je ne tremble ».

Robert Fludd dans sa *Philosophia mosaïca* raconte qu'un nommé Rumélius Pharamanandus guérissait immanquablement de la goutte en se servant uniquement de la transplantation. Cet illustre guérisseur opérait de la façon suivante : « Il préparait des ongles des pieds et du poil des jambes du goutteux et les mettait en un trou qu'il perçait dans le tronc d'un chêne vigoureux jusqu'à la moelle,et ayant bouché le trou avec une cheville faite du même bois, il couvrait le dessus avec du fumier de vache ; si la maladie ne revenait pas dans l'espace de 3 mois, il en concluait que le chêne avait assez de force pour attirer à lui tout le mal, et de fait le malade dans ce cas guérissait. » Voici maintenant deux observations intéressantes rapportées par deux savants habitués à observer ; l'une est d'un membre de l'Académie des sciences de Bucarest, l'autre du Directeur de l'Ecole polytechnique de San-Francisco.

M. Hasdey, membre de l'Académie des sciences, écrivait à M. de Rochas à la date du 5 février 1900 :

« Ma femme souffrait terriblement de la goutte depuis 1890 jusqu'en 1894 ; les médecins se contentaient de répéter « la goutte » en ajoutant sentencieusement : « l'âge », il n'y a pas de remèdes. C'est précisément alors que vous m'avez envoyé votre livre sur l'extériorisation de la sensibilité. Or j'ai trouvé, page 143, le cas cité par Fludd : « Prendre des ongles des pieds et du poil des jambes du goutteux

et les mettre dans un trou qu'on perce dans le tronc d'un chêne jusqu'à la moelle ; et ayant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, couvrir le dessus de fumier de vache ». J'ai conduit ma femme dans une maison de campagne de Campina où il y a des chênes, et j'ai exactement suivi la recette de Fludd. Une semaine après, ma femme ne sentait plus de douleurs. Au bout de 3 mois elle était complètement guérie et même ses doigts déformés avaient commencé à reprendre leur forme normale. Cela a duré jusqu'au printemps de 1889 où elle a ressenti de nouveau quelques accès de goutte. Nous avons alors troué un nouveau chêne ; nous avons opéré de même et le lendemain ma femme se portait admirablement bien. »

Ecoutons ensuite M. Van der Naillen qui a été témoin d'un fait analogue : « Il traçait un chemin de fer en Californie et un de ses ouvriers, en abattant un arbre, se fit à la jambe avec sa hache une profonde entaille qu'on s'empressa de bander fortement pour arrêter l'hémorragie. Un des assistants conseilla de prendre le premier linge imbibé de sang et de le porter immédiatement à un médecin des environs qu'on nommait le médecin par sympathie et qui opérait à distance des cures merveilleuses. On fit comme il l'avait dit. Le médecin, après avoir reçu le linge sanglant, prit une grosse tarière, fit un trou dans un chêne vigoureux, plaça au fond le linge, puis le reboucha avec une cheville enfoncée à grands coups de maillet ; on constata, non sans étonnement, que la cicatrisation de la

plaie marcha, à partir de ce moment-là, avec une rapidité surprenante. » Faut-il voir là une coïncidence fortuite ou bien y a t-il eu réellement transplantation de la blessure à l'arbre par l'intermédiaire de la mummie ? La chose n'est pas impossible. Dans certains cas, pour transplanter la maladie à un arbre, on se sert d'un autre procédé. On ne le perce pas, on prend un ruban, une ficelle ou un lien quelconque, on le met en contact avec la partie malade, avec la mummie, et on le fixe à une branche. Il peut se produire alors deux alternatives : ou bien la maladie ainsi fixée se transmettra à l'arbre et abandonnera nécessairement le malade qui guérira, ou bien un passant imprudent ayant délié le lien, la maladie, toujours grâce à la mummie, passera dans le corps de ce dernier. Quelquefois l'opération est plus complexe : on commence par mettre une plante en contact avec la partie malade, puis lorsqu'elle s'est bien chargée de la mummie du malade, j'allais dire des effluves morbides, on la donne à manger à un animal qui prend lui aussi la maladie. On a ainsi une double chance de voir réussir l'opération. Nous n'en finirions plus si nous voulions rapporter tout ce qui a été tenté dans le règne végétal et nous avons hâte, gravissant un échelon de plus dans la sphère des êtres, d'arriver au règne animal ; ici encore nous trouverons une foule de documents.

Dr VERGNES.

(A suivre.)

LETTRES D'ELIPHAS LEVI

AU

BARON SPÉDALIERI [1]

XXXVIII

26 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

J'ai reçu ce livre que vous avez eu la gracieuse pensée de m'envoyer. J'en possédais déjà le contenu dans la *Bibliothèque des philosophes chimiques.*

Je ne vous en remercie pas moins affectueusement, car si je n'ai pas eu le plaisir d'avoir un livre qui m'eut manqué, j'ai été heureux de recevoir de vous ce nouveau témoignage de bonne et prévenante amitié.

Le traité d'Artéphius est très estimé à cause des indications qu'il donne sur le feu secret ou feu de fermentation naturelle qui a été caché avec tant de soin par les autres philosophes hermétiques. Le traité attribué à Flamel, qui vient après, passe généralement pour apocryphe, et les figures du cimetière des Innocents représentent tout sim-

(1) Voir pages 122 et suiv.

plement un ex-voto de Flamel et de sa femme, présentés à Jésus-Christ, au jour du jugement dernier, par saint Pierre et saint Paul. Ce bas-relief existe encore et nous le possédons au musée de Cluny. Je possède sur l'art hermétique les manuscrits les plus curieux et je sais maintenant à fond tous les mystères de la science d'Hermès. J'ai vu se produire le feu secret, j'ai vu comment se forment les deux spermes métalliques, le blanc, qui ressemble au mercure, et le rouge, qui est une huile visqueuse semblable à du soufre en fusion, je sais qu'on peut faire de l'or, mais croyez que je n'en ferai jamais !

L'or est le signe du travail et de l'échange entre les hommes ; il ne se fabrique pas, il se gagne, et celui qui se servirait d'un autre or que celui du commerce serait à mes yeux un faux monnayeur, d'autant plus lâche qu'il serait sûr de l'impunité, puisque son or, étant de bon aloi, sa fraude ne pourrait être découverte qu'avec son secret dont la connaissance serait la ruine universelle.

C'est donc avec raison qu'on nie l'existence de ce secret, afin que personne ne le cherche. Il faut être élevé moralement à une espèce de suprême pontificat pour le connaître et ne jamais en abuser.

Ce secret est la production chimique du Binaire dans le règne métallique et minéral. D'une substance on fait deux substances, et des deux une qui ne ressemble en rien à la première. J'aurai lieu de vous en parler plus longuement.

XXXIX

27 *février* 1862.

F.·. et A.·.,

Il ne faut pas fatiguer votre esprit par une tension excessive. La vérité est une beauté pure qui s'effraie de tout mouvement passionné de notre âme.

Cherchons-la sans empressement et sans inquiétude, elle ne nous manquera jamais.

J'avoue ne pas comprendre comment vous craignez de manquer de mémoire pour des instructions écrites et que vous pouvez relire à volonté. Vous ferez bien d'essayer pour votre bras malade l'électricité et le magnétisme par sympathie ; c'est-à-dire en dirigeant une action plus forte sur le bras sain que sur le bras débilité, puis faire un exercice alterné des deux bras ; c'est-à-dire faire passer, d'une main à l'autre, un poids gymnastique modéré. Faites cet exercice le matin et le soir ; mettez le soir, avant de vous coucher, un gant double ou une espèce de mitaine contenant du charbon de bois d'aulne, ou de laurier, ou de coudrier réduit en poudre très fine, et assujettissez sur vos tempes, par un bandeau léger, des sachets contenant de la même poudre. Si vous manquez des bois que j'indique, prenez du charbon de bois de chêne.

Je réponds maintenant à vos questions sur l'Église occulte. Il n'y a, en vérité, qu'une Église, mais dans l'Église il y a deux ministères ; le

ministère ecclésiastique et le ministère prophétique, la tiare d'Aaron et la baguette de Moïse. Vous savez qu'Aaron n'a pas cessé d'être souverain pontife pour avoir élevé et fait adorer le Veau d'or. Le sacerdoce officiel a toujours persécuté le sacerdoce de l'esprit, qui n'en reste pas moins extérieurement soumis au sacerdoce officiel n'élevant jamais autel contre autel, ce qui est abominable devant Dieu.

Eckhartshausen appartenait à la Maçonnerie occulte du rite de Misraïm, et il en était le grand maître. Ce rite a été profané en France par les disciples matérialistes du mystérieux Cagliostro. Le rite de Misraïm était affilié aux Joannites ou Templiers dont le Grand Maître actuel est le baron de Szapari. Leur doctrine s'est matérialisée et corrompue comme je vous le prouverai en vous faisant lire leur livre secret qu'ils nomment *Lévitikon*.

Spiritum ubi vult spirat.

Super quem viderit spiritum sanctum descendentem, ille est qui baptisat. Le cercle prophétique actuel est le Messianisme. Il a été manifesté d'abord par les Polonais Towianski, Wronski et Adam Mickiewicz.

Votre tout dévoué en la S.·. S.·..

(A suivre.) Éliphas Lévi.

L'ÉTRANGE HISTOIRE

(Suite) (1)

CHAPITRE X

La souffrance qui purifie tant d'âmes revêt d'un caractère de sainteté exceptionnelle la chambre dans laquelle le « guérisseur » pénètre. Là, son esprit impose silence à son cœur. Assis au chevet du malade, il n'est plus que le missionnaire désigné pour l'accomplissement d'un ministère sacré, une volonté tendue vers un but sublime, une intelligence réfléchie et sérieuse à qui ses propres passions sont devenues des étrangères : la beauté et la laideur, la jeunesse et la vieillesse, l'innocence, et le crime en appellent également à sa pitié, ils se confondent sous le même masque de douleur.

Malheur aux maisons dans lesquelles le ministre en qui l'on croit ne remplit pas en conscience les obligations solennelles de son art glorieux ! Respectueux comme dans un temple, c'est ainsi que je pénétrai dans la chambre de cette vierge. Je savais que mon cœur ne battrait pas plus vite quand sa mère mettrait sa main dans la mienne, et que je me pencherais sur elle pour surprendre son souffle.

(1) Voir pages 129 et suiv.

Je regardais, avec des yeux assurés, son visage embelli par sa douleur, les teintes obscurcies de ses jeunes joues délicates, l'éclat fiévreux qui illuminait le sombre bleu de ses prunelles égarées. Et tandis que j'étais debout à son côté, elle ne semblait pas s'apercevoir de ma présence, mais murmurait doucement, et comme à elle-même, des mots que je ne pouvais entendre.

L'expression de son visage s'altéra soudain, quand je lui parlai avec cette intonation basse et sourde que nous prenons au chevet de nos malades. Elle passa une main sur son front, se retourna, me regarda longuement, fixement, témoignant d'une surprise qui ne paraissait point lui déplaire ; surprise où se mêle la joie comme lorsqu'on se retrouve subitement, non pas devant un étranger indifférent, mais face à face avec un ami inattendu. Ce sentiment s'effaça cependant bientôt, pour laisser place à un vague effroi, une appréhension qui agita sa main et fit trembler sa voix :

— Qu'est-ce ?... qu'est-ce ?... Suis-je éveillée... Mère, mère, qui donc est là ?

— Personne, si ce n'est un bon visiteur, le Docteur Fenwick, que Mrs. Poyntz m'a envoyé, parce que j'étais inquiète à ton sujet, chérie. Comment vas-tu, maintenant ?

— Bien. O étrangement bien.

Elle retira doucement la main que je lui avais prise, et se retournant, avec une modestie pleine de grâce, attirait sa mère et se cachait dans son sein.

Je profitai de cette diversion pour sortir. En somme, j'étais satisfait de ma visite, heureux même que cette fièvre légère et temporaire qui accompagne souvent les attaques nerveuses dans des constitutions particulièrement sensibles, eût complètement disparu. Je me refugiai, pour écrire mon ordonnance, non pas dans la chambre de l'infortuné naturaliste, mais au rez-de-chaussée, dans le vaste salon aéré. Le domestique venait de partir chez le pharmacien le plus proche, quand Mrs. Ashleigh me rejoignit :

— Son front est plus frais, son esprit moins agité encore. Elle se remet rapidement. Mais elle ne peut expliquer la crise qui l'a saisie, ni son évanouissement, ni même l'agitation qu'elle a manifestée en se réveillant.

— Je pense pouvoir vous expliquer cela, répondis-je. Les fenêtres de la première chambre — celle dans laquelle elle s'évanouit — étaient ouvertes quand elle y rentra, venant du jardin où elle avait commis l'imprudence de s'attarder trop longtemps après le coucher du soleil, à la tombée humide du soir. Ces fenêtres sont couvertes de plantes grimpantes en fleurs : elles ajoutèrent, par les effets nuisibles de leur parfum, à l'excitation et à la fatigue de Miss Ashleigh. Et si son sommeil fut agité, c'est que la Nature, dont la puissance est toujours plus active sur un sujet jeune, réagissait violemment contre le mal qui la menaçait. La Nature a triomphé ; mes prescriptions faciliteront sa tâche ; et dans un jour ou deux votre fille,

j'en suis sûr, sera complètement rétablie. Laissez-moi cependant vous recommander d'éviter qu'elle se trouve dehors au coucher du soleil. Qu'elle évite également la chambre où elle s'est évanouie ; car si étrange que paraisse ce phénomène, il n'est pas rare de constater que les coïncidences fortuites des lieux suffisent à renouveler ces crises sans cause réelle, rien qu'en reproduisant les conditions dans lesquelles elles se sont déjà manifestées une première fois. Il vaudrait mieux peut-être condamner cette chambre, pour quelques semaines au moins, la repeindre, la tapisser à neuf, y allumer du feu et y répandre du chloroforme. Vous ignorez sans doute que le Docteur Lloyd y mourut, après une longue maladie. Si vous voulez bien que j'attende le retour de votre serviteur, je me permettrai de vous poser, durant cet intervalle, quelques questions. C'est la première fois, m'avez-vous dit, que Miss Ashleigh est sujette à ces troubles. Bien qu'elle ne paraisse pas d'une constitution très forte, il se peut qu'elle n'ait jamais eu de maladies qui vous aient sérieusement alarmée.

— Non, jamais.

— N'est-elle pas sujette aux chauds et froids, aux fluxions, bronchites ?...

— Non. Mais j'ai toujours craint qu'elle n'ait quelque tendance à devenir phtisique. Le penseriez-vous ? Vos questions m'effrayent...

— Je ne le pense pas. Cependant, avant de me prononcer d'une manière plus formelle, permettez-moi encore une question. Vos craintes seraient-

elles motivées par des hérédités ? Je ne dis point de votre côté, mais du côté paternel...

— Son père, interrompit Mrs. Ashleigh avec des larmes dans la voix, mourut jeune, d'une fièvre cérébrale que les médecins attribuèrent au surmenage qu'il s'imposait.

Cependant ma conviction se fit jour à travers les questions que je continuais à poser à Mrs Ashleigh. Et je ne manquai point de lui déclarer formellement que la phtisie n'était point à redouter.

— Votre fille, dis-je en terminant, est d'une constitution délicate et extrêmement nerveuse. Mais il y a beaucoup d'élasticité dans un tel tempérament ; et, s'il offre quelque prise à la maladie, il n'en n'est pas moins prompt à réagir contre elle.

— Que je vous suis reconnaissante de ce que vous me dites ! s'écria Mrs. Ashleigh. Vous m'ôtez un poids de dessus le cœur. Car M. Vigors m'avait bien effrayé, et Mrs. Poyntz aussi. Cependant, je ne m'explique point que vous attribuiez à ses nerfs la cause de son malaise. Liliane n'est point nerveuse ; elle est toujours d'humeur égale.

— Nieriez-vous qu'elle ne soit impressionnable ! Savez-vous si son esprit n'est pas davantage affecté par les faits qui frappent son imagination que ne l'est son corps ?

— Certes, elle est jeune et sensible et impressionnable comme toutes les jeunes filles, bien qu'avec plus de modération, peut-être. Je reconnais cependant que certaines choses exercent sur elle une impression exagérée.

— Lesquelles ?

— La nature, les paysages, les bruits champêtres, la musique, les livres qu'elle lit, lors même qu'ils ne sont point des œuvres d'imagination. Elle a hérité cette sensibilité de son pauvre père ; et elle est plus manifeste chez elle que chez lui. Il était si réservé, si taciturne ! La réclusion dans laquelle elle a vécu jusqu'ici a sans doute développé en elle les germes d'une mélancolie qui la rend dissemblable des autres jeunes filles de son âge. N'est-ce point pour atténuer ces contrastes que notre amie, Mrs. Poyntz, m'engagea à venir habiter ici ? J'eusse même préféré Londres, si Liliane, à l'instar de son pauvre père, n'eût manifesté d'une répugnance invincible pour notre capitale.

— La lecture est-elle une des passions favorites de Miss Ashleigh ?

— Oui, mais la rêverie opère sur elle d'un charme autrement puissant ! Dès sa plus tendre enfance, je l'ai vue se perdre comme en un rêve, immobile, sans qu'elle songeât à reprendre son livre ou ses broderies abandonnés. Alors, elle me racontait les évocations fabuleuses où elle s'entraînait, une traversée à travers de beaux pays qui n'appartenaient point à la terre, des fleurs, des arbres, toute une floraison de paradis à laquelle la nôtre ne ressemblait pas. Je la grondais. Je lui disais que ceux qui l'eussent entendue l'auraient traitée de niaise ou de menteuse. Et comme elle grandissait, mes reproches se firent plus sensibles, et elle

évitait de me parler de ses rêves sans cesser de s'y adonner... Ne pensez-vous pas, comme Mrs. Poyntz, que la cure la plus efficace serait une société plus gaie, des jeunes gens...

— Certes, répondis-je, vivement, cherchant à cacher un frisson d'angoisse jalouse. Mais voici nos médicaments : voulez-vous bien les lui monter ? Vous vous assoirez près d'elle, une demi-heure peut-être, jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse. Je vous attendrai. Oh ! Ne vous inquiétez point de moi : voici des journaux, des livres... Et surtout, assurez-vous qu'il n'y ait pas la moindre fleur dans sa chambre à coucher. Je crois me souvenir d'un traître rosier, près de la fenêtre.

Laissé seul, j'examinai la chambre dans laquelle, ô pensée de joie! j'allais être accueilli désormais en hôte privilégié. Je touchai les livres que les doigts de Liliane avaient dû feuilleter ! Parmi les meubles, encore trop hâtivement disposés pour y retrouver l'image d'un intérieur calme, je reconnus des choses que son esprit devait associer à l'histoire de sa jeune vie. Ce luth, qui lui appartenait sans doute ; cette écharpe blanche et bleue, aux couleurs pures et préférées des jeunes filles; cette cage d'oiseaux ; cette trousse d'ivoire, si belle et si fragile qu'il semblait impossible qu'elle put servir à quelque chose, tout me parlait d'elle, tout l'évoquait à mon cœur.

C'était une rêverie heureuse et enivrante qu'interrompit l'entrée de Mrs. Ashleigh.

— Je vous laisse, lui dis-je en me levant, après

qu'elle m'eut appris que Liliane s'était endormie. Je n'avais plus de prétexte qui pût me retenir davantage.

— Vous êtes complètement rassurée, j'espère, repris-je. Je ne reviendrai que dans l'après-midi, demain si vous le permettez.

— Oh ! oui, avec reconnaissance.

Et Mrs. Ashleigh me tendant la main m'offrait le salaire de ma journée !...

Non ! je n'ai point été le seul à éprouver un douloureux serrement de cœur chaque fois qu'une main s'est ainsi tendue et que le dernier sourire du malade que je venais de soulager semblait me dire : En vérité, docteur, vous m'avez rendu à la santé et à la vie. Mais je vous ai payé, et nous sommes quittes ! »

Les nobles sentiments d'une égale amitié, ce jardin fleuri de l'humanité, nous seraient-ils à jamais défendus ! Le dilemme ne se pose point avec des miséreux où la gratuité d'un dévouement professionel n'est jamais suspectée. Mais Mrs. Ashleigh était riche, et me départir d'un usage reçu pouvait lui paraître impertinent. Et accepter son or, n'était-ce m'interdire Liliane à jamais ? Contrarié de sentiments divers, je me résolus à ne point voir la main qui m'était tendue, et passais précipitamment.

— Mais, Docteur Fenwick ! me cria Mrs. Ashleigh avec un geste significatif.

— Non, Madame, non ! Miss Ashleigh se fût aussi bien remise sans mon secours. Je ne dis pas,

si... si vous aviez vraiment besoin de moi ; mais puisse ceci n'arriver jamais... Nous en reparlerons demain.

Le parfum des fleurs embaumait les jardins. Je quittai la vieille demeure ; je descendis le sentier étroit entouré de ses hauts murs, les rues désertes que la lune éclairait, et je me souvenais de cette nuit d'hiver où j'avais suivi ces mêmes chemins en quittant cette même maison. Mais rien n'était triste aujourd'hui. Et la lune qui éclairait ma route comme alors ne me paraissait plus l'Hécate infernale, l'horrible déesse des fantômes et de la peur, mais la douce, la simple Dame des Etoiles vers laquelle se tournent toujours les visages heureux des amants, depuis (s'il faut en croire les astronomes) qu'elle a quitté la Terre pour gouverner au loin le flux de ses abîmes, comme l'Amour de l'Amour séparé gouverne le cœur qui tend vers lui par des lois mystérieuses.

E. BULWER-LYTTON.

(A suivre.)

(Trad. de J. THUILE.)

ECHOS ET NOUVELLES

Un Chef-d'Œuvre du Titien expliqué par l'Astrologie

De toutes les œuvres du TITIEN, la plus connue se trouve actuellement à la Galerie Nationale de Rome ; c'est le tableau intitulé : *l'Amour sacré et l'amour profane* ». Jusqu'ici les connaisseurs ne sont pas d'accord sur le sens propre du tableau. Qu'a voulu dire l'Artiste ? Malheureusement le maître n'a laissé aucune sorte d'explication. Nous ne connaissons même pas le titre originel de cette toile célèbre. Ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que ce tableau fut peint sur l'ordre d'un grand seigneur vénitien, Niccolo AURELIO, et ce n'est qu'en 1613 qu'il est mentionné comme appartenant au cardinal Scipione BORGHESE.

Nous possédons à Copenhague une copie de premier ordre de ce tableau, peint en Italie pour le compte du mécène danois, Dr Carl JACOBSEN, le fondateur de la glyptothèque de notre ville. J'ai vu ce tableau et j'en ai profité pour l'étudier en détail.

Ce que j'en ai déduit fut consigné dans un grand périodique danois et je reçus les félicitations de plusieurs savants, entre autres le Dr Alf. LEHMANN, professeur à l'Université de Copenhague, et du Dr Karl MADSEN, directeur de la Galerie d'État.

En voici le résumé écrit à l'intention des lecteurs du *Voile d'Isis* :

Le titre du tableau : *Amour sacré et amour profane* lui fut donné dans le courant du XVIIIe siècle ; plusieurs historiens des Beaux-Arts sont d'accord à ce sujet. Cependant, en employant les symboles de l'astrologie et la doctrine des talismans et des amulettes magiques,il me semble qu'il est possible de donner une nouvelle explication, qui ne soit ni contraire à l'histoire ni à la représentation du tableau.

Les symboles astrologiques ont joué un grand rôle dans l'histoire des arts. Citons la gravure d'Albrecht DURER, *La Mélancolie*, qui est une allégorie directe de la planète Saturne et de ses symboles astraux. De même l'eau-forte de REMBRANDT, connue sous le nom

de *Faust* est en réalité la représentation d'un astrologue ou d'un magicien, peut-être de PARACELSE.

En outre, l'usage des talismans était très répandu au moyen âge et à la Renaissance et s'est continué jusqu'à notre époque.

Il est incontestable que les deux femmes du tableau du TITIEN représentent l'allégorie de Vénus. D'après l'astrologie, Vénus est le principal facteur de la sensualité et de l'art. Vénus étant aussi l'étoile du matin et celle du soir, on l'a souvent considérée comme la représentation de Lucifer et d'Hesperus. Cette dualité a une grande importance pour nos recherches.

Les astrologues d'autrefois, tel MANILIUS dans son ouvrage *Astronomicon* (1679), disent que la planète Vénus gouverne particulièrement les signes de la Balance et des Poissons. DANTE a aussi mentionné l'influx planétaire dans sa *Divine Comédie*. Cet influx planétaire a eu son application pratique dans l'usage des talismans et des amulettes. Ces images étaient gravées sur des métaux ou des pierres précieuses, ou similaires, d'après les grimoires.

Dans la *Philosophie occulte*, de H.-C. AGRIPPA (Tome II, chap. 42) se trouve décrit quelques talismans qui peuvent provoquer l'amour des femmes. Ils doivent être gravés sous l'influence de Vénus et surtout lorsque cette planète se trouve dans la Balance ou les Poissons.

Ces images ont une ressemblance particulière avec les deux femmes peintes sur la toile du TITIEN. En contemplant le tableau avec attention, on observe que cette remarque est exacte. On trouve, en outre, que le tableau a plus de lumière du côté droit que du côté gauche. En se souvenant que Vénus est en même temps l'étoile du matin et celle du soir, on arrive à la constatation suivante, c'est que le TITIEN de propos délibéré a fait glisser l'aube dans le crépuscule ; ceci est fait avec hardiesse, mais non sans élégance, ce qui ne détruit pas l'harmonie du tableau.

Les signes zodiacaux, Poissons et Balance d'après un sarcophage antique, indiquent, le premier la triplicité d'eau (féminin) et le second ressemble à une balance (Libra) à cause de sa grande régularité.

La place me manque pour un examen plus profond, mais d'après ce que j'ai dit ci-dessus, voici mes déductions sur ce tableau :

La toile du TITIEN est un *Amatorium*, c'est-à-dire

une représentation *allégorique et astrologique de la planète Vénus*, prise d'une part comme étoile du matin, et, d'autre part, comme étoile du soir, et peinte d'après une *base magique*.

Cependant il y a un point historique que je vais mentionner brièvement.

Le TITIEN n'a pas connu l'ouvrage d'Agrippa, puisque ce livre ne parut qu'en 1531 et le tableau fut peint en 1507.

Cependant le TITIEN *peut avoir eu connaissance du symbolisme de l'astrologie*, car cette science fut enseignée à cette époque dans plusieurs universités italiennes et était regardée comme une instruction supérieure. L'œuvre d'Agrippa renferme de vieux documents dont la plupart n'existent plus. En outre, Agrippa a séjourné plusieurs années en Italie et c'est possible qu'il a acquis là une partie de ses documents.

C'est pourquoi nous pouvons supposer que les talismans ont été en usage à Venise avant l'époque du TITIEN, car il est exact qu'Albrecht Durer se trouvait dans cette ville en 1506 et que l'influence de Durer se remarque dans plusieurs œuvres du TITIEN, surtout dans *le Christ au denier*. Et comme Durer s'est beaucoup servi des symboles astraux, il est probable que le TITIEN s'en est inspiré.

Le tableau est classé comme œuvre de jeunesse du TITIEN ; il l'a sans doute peint vers l'âge de 30 ans. Peut-être que l'amour a sa place dans l'histoire de ce tableau, puisque le TITIEN est devenu amoureux de la fille de Palma VECCHIO, la belle VIOLANTE... de sorte qu'il a eu besoin lui-même d'un talisman...

On voit que les symboles de l'Astrologie jettent un jour intéressant sur ce vieux chef-d'œuvre. C'est le songe d'un soir d'été, plein d'une profonde émotion sublime et mystique.

J.-I. KRONSTROM (Copenhague).

— M. Henri REM, notre nouveau collaborateur, auteur de « ce que révèle la main », donnera prochainement deux études intitulées : *Le Voile de l'Avenir et la destinée* et *la Chiromancie à travers les âges*.

— Nous publierons prochainement une étude de PHANEG sur l'ouvrage d'ELIPHAS LÉVI : *Le Grand Arcane*, dont la 2e édition vient de paraître en notre librairie.

COURS ET CONFÉRENCES

Nous apprenons qu'une *Société d'Etudes Astrologiques* est en voie de formation à Paris. Elle a pour but de réunir les Astrologues qui désirent travailler en commun et de diffuser la science astrologique.

Cette société sera complètement indépendante. De plus amples renseignements seront donnés par l'intermédiaire de la revue.

Conférences Phaneg.

M. PHANEG se propose, dans une série de causeries qui auront lieu le 4e vendredi de chaque mois à l'Hôtel des Sociétés savantes, à 8 h. 30, sous le titre général : *L'Evangile et la Vie*, de rechercher les raisons pour lesquelles l'Initiation Evangélique peut être considérée comme définitive, comme l'aboutissement des Initiations Esotériques. Il désire tenter de donner la preuve que ce Livre contient la clé Définitive permettant à l'Homme de découvrir le rayon de la vie caché en lui, de prendre conscience de la vie Éternelle, inconnaissable dans son Essence mais non dans ses effets et d'unir ces deux vies. Il espère démontrer à tous ceux qui, las des symboles, veulent atteindre le Réel, que l'Évangile contient les lois du vrai, dans tous les plans, que *Jésus* n'est pas Un Principe métaphysique éloigné, mais la Vie manifestée, mais un être vivant près de nous ; qu'en Lui sont vraiment la vie, la vérité ; qu'il est Lui-même tout cela et qu'enfin Lui ! seul peut donner le trésor Suprême, la Paix du cœur qui contient tout !...

Conférences Sédir.

SÉDIR vient de terminer une série de douze conférences sur *la Vie inconnue du Christ* que nous avons signalée à plusieurs reprises. Après avoir étudié le côté inconnu de la vie historique du Christ telle que les Evangiles la racontent, SÉDIR a abordé la vie proprement inconnue du Christ : son activité depuis le retour à Nazareth jusqu'au voyage à Jérusalem à l'âge de douze ans, puis les travaux accomplis entre sa douzième et sa trentième année et entre sa mort et

son ascension, et enfin les actes par lesquels il réalise depuis 2000 ans la direction des destinées de la planète. La plupart des faits énoncés par SÉDIR échappent à la preuve historique et paraissent constituer le fonds d'une certaine tradition orale presque totalement inconnue et en tout cas essentiellement différente des traditions hermétiques, joannites ou albigeoises concernant le Christ.

Ces conférences ont eu lieu devant un public nombreux dont l'attention et l'assiduité ne se sont jamais démenties. Elles ne seront pas publiées, à l'exception des deux dernières dont le numéro de février des *Amitiés spirituelles* a donné un résumé détaillé.

— A partir d'avril, les causeries de PHANEG sur la *Tradition orale et évangélique* auront lieu le 1[er] et le 2[e] vendredi de chaque mois, à 8 h. 30, salle des Sociétés Savantes.

Le vendredi 25 mars, 3[e] *Conférence spiritualiste* : *Le Sermon sur la Montagne*. Même heure, même endroit. Prix d'entrée : 1 fr. 50.

— PHANEG reçoit tous les mardis à 11 heures, 10, rue Rodier (Permanence).

— *La Vie meilleure*, 2[e] et 4[e] dimanche du mois, 28, rue Serpente, à 2 heures.

— *Association des Etudes spirites* (Doctrine Allan Kardec). Siège social : Sociétés savantes, conférence, salle D, le 1[er] dimanche de chaque mois. En particulier, 1[er] dimanche de Juin, grande salle : *La réincarnation*, par J. MONTRAY.

BIBLIOGRAPHIE

Almanach de M[me] DE TÉLÈME, *pour* 1921, Paris (E. Flammarion), 1921. In-16 jésus, 70 pp. Prix : 2 francs.

Comme le précédent, cet almanach contient des prédictions d'ordre général, sur les événements de l'année qui vient, un relevé des prédictions de l'année dernière qui se sont réalisées, une revue des faits merveilleux de 1920 et une étude graphologique.

JOSEPH PASCAL, *Les fils d'Hermès et la Science moderne*, Poitiers (Imprimerie Moderne), 1921. In-16 rais., 58 pp.

Brochure destinée à vulgariser les points intéressants de l'Hermétisme auxquels la Science moderne donne actuellement confirmation. L'auteur donne des notions essentielles sur Hermès, la table d'émeraude, les Éléments, les Alchimistes, la Vie universelle, la Transmutation, l'Astrologie, et développe sa conception de l'Aither, origine et fin de toute manifestation vitale.

Reçus : C. W. LEADBEATER. *L'Homme visible et invisible*. E. BOZZANO : *Les Phénomènes de hantise*. Ch. LANCELIN : *L'Ame humaine*.

SOUDEBA.

REVUES ET JOURNAUX

— Les *Amitiés Spirituelles* du 25 janvier contiennent le résumé d'une des conférences Sédir sur l'Utilité de la Maladie, montrant de quelle manière elle amène à ouvrir son cœur à l'acceptation mystique, ce qui est la clef de tout progrès spirituel. Signalons une intéressante notice sur les vies successives, qui indique quelles affinités d'affection peuvent rapprocher les êtres au cours des réincarnations, et le rôle des grands Etres que l'on appelle dans l'Inde les Lipikas ou Seigneurs du Karma.

— *Anales* (La Plata) de décembre contient un article sur les phénomènes du spiritisme transcendantal et reproduit une curieuse photographie de la célèbre matérialisation Katie King.

— *Azoth* (New-York) de décembre continue les études de Pérégrinus sur Gœthe, le rose-croix ; du Dr Pullen-Bury sur le Symbolisme occulte et religieux (étudiant cette fois le nombre 7 au moyen des séphiroth de construction, et rapportant les chaînes d'évolution septenaires aux quatre sphères de la Kabbale) ; enfin une étude de Ch. Illingworth sur l'utilisation du

Subconscient, indiquant quel travail occulte efficace on peut faire accomplir à cette conscience au moyen d'une direction appropriée, et son importance capitale.

— *La Connaissance* de janvier donne une courte mais très remarquable étude de Jean Cassou sur le mysticisme de sainte Thérèse, rappelant ses extases et décrivant son âme toute de simplicité et de candeur.

— Dans *Eon* du 15 janvier, J. Dupont, sous le titre : Le Panspiritisme, dit fort justement que si les manifestations occultes se sont multipliées, il importe de passer ces phénomènes au crible d'un raisonnement serré, de peur de voir se multiplier aussi les détraquements dans les esprits des vivants.

— L'*Etoile* de janvier commence par un article de Henri Regnault tendant à établir une distinction entre les Commerçants honnêtes et les Mercantis. En pratique, c'est possible peut-être, mais comment fixer une démarcation théorique ? Tout intermédiaire entre le producteur et le consommateur n'est-il pas un parasite social, et la multiplication de ceux-ci, quelles que soient leurs catégories, est le seul mal dont nous souffrons. Les astrologues savent bien que le même Mercure désigne le commerce et le vol, sans distinction.

— Dans le *Franc-Parleur* de décembre, Ch. Pignet émet cette maxime scabreuse : Sombre l'humanité tout entière plutôt qu'un principe ! Nous entendons bien qu'il s'agit d'un principe de vérité, mais qui peut se vanter de reconnaître les principes vrais des faux ? Ceci rappelle l'Inquisition.

— *La Gerbe* de décembre donne un article de M. L. Bouet sur la Rythmique, inspirée du livre récent de J. Dalcroze. L'homme doit se dépenser et se donner méthodiquement et c'est par le rythme qu'il trouvera le mode convenable, par cette musique qui est « la Symphonie sans cesse changeante des sentiments spontanés, créés par l'imagination, ordonnés par le rythme, harmonisés par la conscience ».

— *The International Psychic Gazette* contient le récit de faits psychiques remarquables recueillis dans l'Afrique du Sud et en Écosse. Plus loin, Walter W. Moss donne une étude sur la correspondance des

couleurs et des sens : A, I, J, Y, correspondent à l'Orange ; B, K, R, au gris ; C, L, S, à l'écarlate ; D, M, T, au violet ; E, N, U, au jaune ; F, O, V, W, au rose ; G, P, X, au bleu ; H, Q, Z, au vert.

— *Luce e Ombra* (30 novembre-31 décembre) publie un article de V. Cavalli sur la prévision, intéressant par les conclusions métaphysiques qu'il tire de pareils faits : coexistence de toutes choses dans l'éternité, d'où pérennité des êtres, etc. Citons encore un article de J. P. Capozzi sur la vitalité résiduelle des cadavres comme agent de phénomènes psychiques. Cette vitalité résiduelle retarde la putréfaction ou l'empêche, comme le fluide magnétique dans l'expérience célèbre du Dr Durville ; dans la tradition catholique, l'intégrité du cadavre est un indice des plus importants de sainteté. Il convient de rapprocher de ces idées les faits bien connus de vampirisme.

— *Lumière et Vérité* de janvier reproduit une curieuse lettre de Bailly à Voltaire sur les esprits ; il considère la croyance aux manifestations spirites comme des superstitions produites dans un temps de lumière, en rapport avec l'idée de l'immortalité de l'âme, mais superstitions tout de même.

— Dans le *Mercure de France* du 15 janvier, Georges Batault étudie la Renaissance de l'Antisémitisme qui se manifeste actuellement ; en Russie et en Europe Orientale, la dictature bolchevique, appuyée en grande partie sur l'élément israélite, a réveillé chez les Slaves de vieilles rancunes qui menacent de terribles représailles le jour où le bolchevisme tombera ; en Allemagne, les profiteurs de guerre, en grande partie juifs, ont soulevé des haines, de même que les spartakistes dirigés par Liebknecht et Rosa Luxembourg. Cet antisémitisme mondial est une réaction contre l'esprit juif et n'est pas dirigé contre les personnes. « La fin du monde antique a été marquée par le triomphe de l'universalisme juif, sous les formes du Christianisme primitif, sur l'esprit de la Cité antique. C'est aujourd'hui l'esprit de Cité, sous les formes élargies de la Nation moderne, qui s'apprête à livrer une nouvelle bataille à l'universalisme des prophètes et des marchands ».

— Dans le *Messager de la Nouvelle Eglise* de décembre, C. B. explique pourquoi Swedenborg devrait

inconnue, laquelle le tenait d'un congressiste inconnu. D'ailleurs, il révèle sur ce Soukhotine des faits qui ne sont pas précisément à son honneur. Quant au texte, il est extraordinaire ; il est impossible d'y opposer des arguments tirés de la raison. « Nous avons, dit Roditcheff, quelques raisons de supposer que ses éditeurs n'étaient pas étrangers à ces milieux mystiques qui s'emparèrent des esprits de Nicolas II et de l'impératrice Alexandra... Tout cela est une hallucination systématique. Le livre ne prouve rien, il intoxique ».

— *Ultra* (octobre-décembre) publie notamment un article de Reginaldo Span sur la Puissance de la Vie, montrant l'influence considérable des forces occultes d'ordre spirituel ou simplement magnétique, sur la vie du corps physique. La prière, avec une attitude spéciale et même une orientation définie, permet de capter ces forces régénératrices et de les utiliser à la prolongation de la vie physique. Les phénomènes de matérialisation montrent à quel point ces forces régissent la matière. Ceci permet d'admettre l'extrême longévité des patriarches, et les exercices spirituels joints à l'hygiène pourraient prolonger considérablement la vie humaine.

— La *Vie Morale* de décembre contient quelques pages de Colette Yver sur l'Amour, qui brillent par leur bon sens plus que par leur originalité. Puis une conférence de F.-Ch. Barlet sur la création, remplie de rapprochements intéressants, et dégageant notamment les trois aspects de la création, les trois forces agissantes que les Théosophes appelent les Vagues de vie et que l'auteur désigne par l'Eon, l'Ether et l'Atome chimique.

REÇUS : *O Astro ; Le Biéniste ; O Pensamento ; Le Reflet humain ; O Théosophista ; The two Worlds ; la Vie Nouvelle.*

SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie 2541.

JOSEPH PASCAL, *Les fils d'Hermès et la Science moderne*, Poitiers (Imprimerie Moderne), 1921. In-16 rais., 58 pp.

Brochure destinée à vulgariser les points intéressants de l'Hermétisme auxquels la Science moderne donne actuellement confirmation. L'auteur donne des notions essentielles sur Hermès, la table d'émeraude, les Éléments, les Alchimistes, la Vie universelle, la Transmutation, l'Astrologie, et développe sa conception de l'Aither, origine et fin de toute manifestation vitale.

Reçus : C. W. LEADBEATER. *L'Homme visible et invisible*. E. BOZZANO : *Les Phénomènes de hantise*. Ch. LANCELIN : *L'Ame humaine*.

SOUDEBA.

REVUES ET JOURNAUX

— Les *Amitiés Spirituelles* du 25 janvier contiennent le résumé d'une des conférences Sédir sur l'Utilité de la Maladie, montrant de quelle manière elle amène à ouvrir son cœur à l'acceptation mystique, ce qui est la clef de tout progrès spirituel. Signalons une intéressante notice sur les vies successives, qui indique quelles affinités d'affection peuvent rapprocher les êtres au cours des réincarnations, et le rôle des grands Etres que l'on appelle dans l'Inde les Lipikas ou Seigneurs du Karma.

— *Anales* (La Plata) de décembre contient un article sur les phénomènes du spiritisme transcendantal et reproduit une curieuse photographie de la célèbre matérialisation Katie King.

— *Azoth* (New-York) de décembre continue les études de Pérégrinus sur Gœthe, le rose-croix ; du Dr Pullen-Bury sur le Symbolisme occulte et religieux (étudiant cette fois le nombre 7 au moyen des séphiroth de construction, et rapportant les chaînes d'évolution septenaires aux quatre sphères de la Kabbale) ; enfin une étude de Ch. Illingworth sur l'utilisation du

Subconscient, indiquant quel travail occulte efficace on peut faire accomplir à cette conscience au moyen d'une direction appropriée, et son importance capitale.

— *La Connaissance* de janvier donne une courte mais très remarquable étude de Jean Cassou sur le mysticisme de sainte Thérèse, rappelant ses extases et décrivant son âme toute de simplicité et de candeur.

— Dans *Eon* du 15 janvier, J. Dupont, sous le titre : Le Panspiritisme, dit fort justement que si les manifestations occultes se sont multipliées, il importe de passer ces phénomènes au crible d'un raisonnement serré, de peur de voir se multiplier aussi les détraquements dans les esprits des vivants.

— L'*Etoile* de janvier commence par un article de Henri Regnault tendant à établir une distinction entre les Commerçants honnêtes et les Mercantis. En pratique, c'est possible peut-être, mais comment fixer une démarcation théorique ? Tout intermédiaire entre le producteur et le consommateur n'est-il pas un parasite social, et la multiplication de ceux-ci, quelles que soient leurs catégories, est le seul mal dont nous souffrons. Les astrologues savent bien que le même Mercure désigne le commerce et le vol, sans distinction.

— Dans le *Franc-Parleur* de décembre, Ch. Pignet émet cette maxime scabreuse : Sombre l'humanité tout entière plutôt qu'un principe ! Nous entendons bien qu'il s'agit d'un principe de vérité, mais qui peut se vanter de reconnaître les principes vrais des faux ? Ceci rappelle l'Inquisition.

— *La Gerbe* de décembre donne un article de M. L. Bouet sur la Rythmique, inspirée du livre récent de J. Dalcroze. L'homme doit se dépenser et se donner méthodiquement et c'est par le rythme qu'il trouvera le mode convenable, par cette musique qui est « la Symphonie sans cesse changeante des sentiments spontanés, créés par l'imagination, ordonnés par le rythme, harmonisés par la conscience ».

— *The International Psychic Gazette* contient le récit de faits psychiques remarquables recueillis dans l'Afrique du Sud et en Écosse. Plus loin, Walter W. Moss donne une étude sur la correspondance des

couleurs et des sens : A, I, J, Y, correspondent à l'Orange ; B, K, R, au gris ; C, L, S, à l'écarlate ; D, M, T, au violet ; E, N, U, au jaune ; F, O, V, W, au rose ; G, P, X, au bleu ; H, Q, Z, au vert.

— *Luce e Ombra* (30 novembre-31 décembre) publie un article de V. Cavalli sur la prévision, intéressant par les conclusions métaphysiques qu'il tire de pareils faits : coexistence de toutes choses dans l'éternité, d'où pérennité des êtres, etc. Citons encore un article de J. P. Capozzi sur la vitalité résiduelle des cadavres comme agent de phénomènes psychiques. Cette vitalité résiduelle retarde la putréfaction ou l'empêche, comme le fluide magnétique dans l'expérience célèbre du Dr Durville ; dans la tradition catholique, l'intégrité du cadavre est un indice des plus importants de sainteté. Il convient de rapprocher de ces idées les faits bien connus de vampirisme.

— *Lumière et Vérité* de janvier reproduit une curieuse lettre de Bailly à Voltaire sur les esprits ; il considère la croyance aux manifestations spirites comme des superstitions produites dans un temps de lumière, en rapport avec l'idée de l'immortalité de l'âme, mais superstitions tout de même.

— Dans le *Mercure de France* du 15 janvier, Georges Batault étudie la Renaissance de l'Antisémitisme qui se manifeste actuellement ; en Russie et en Europe Orientale, la dictature bolchevique, appuyée en grande partie sur l'élément israélite, a réveillé chez les Slaves de vieilles rancunes qui menacent de terribles représailles le jour où le bolchevisme tombera ; en Allemagne, les profiteurs de guerre, en grande partie juifs, ont soulevé des haines, de même que les spartakistes dirigés par Liebknecht et Rosa Luxembourg. Cet antisémitisme mondial est une réaction contre l'esprit juif et n'est pas dirigé contre les personnes. « La fin du monde antique a été marquée par le triomphe de l'universalisme juif, sous les formes du Christianisme primitif, sur l'esprit de la Cité antique. C'est aujourd'hui l'esprit de Cité, sous les formes élargies de la Nation moderne, qui s'apprête à livrer une nouvelle bataille à l'universalisme des prophètes et des marchands ».

— Dans le *Messager de la Nouvelle Eglise* de décembre, C. B. explique pourquoi Swedenborg devrait

inconnue, laquelle le tenait d'un congressiste inconnu. D'ailleurs, il révèle sur ce Soukhotine des faits qui ne sont pas précisément à son honneur. Quant au texte, il est extraordinaire ; il est impossible d'y opposer des arguments tirés de la raison. « Nous avons, dit Roditcheff, quelques raisons de supposer que ses éditeurs n'étaient pas étrangers à ces milieux mystiques qui s'emparèrent des esprits de Nicolas II et de l'impératrice Alexandra... Tout cela est une hallucination systématique. Le livre ne prouve rien, il intoxique ».

— *Ultra* (octobre-décembre) publie notamment un article de Reginaldo Span sur la Puissance de la Vie, montrant l'influence considérable des forces occultes d'ordre spirituel ou simplement magnétique, sur la vie du corps physique. La prière, avec une attitude spéciale et même une orientation définie, permet de capter ces forces régénératrices et de les utiliser à la prolongation de la vie physique. Les phénomènes de matérialisation montrent à quel point ces forces régissent la matière. Ceci permet d'admettre l'extrême longévité des patriarches, et les exercices spirituels joints à l'hygiène pourraient prolonger considérablement la vie humaine.

— La *Vie Morale* de décembre contient quelques pages de Colette Yver sur l'Amour, qui brillent par leur bon sens plus que par leur originalité. Puis une conférence de F.-Ch. Barlet sur la création, remplie de rapprochements intéressants, et dégageant notamment les trois aspects de la création, les trois forces agissantes que les Théosophes appelent les Vagues de vie et que l'auteur désigne par l'Eon, l'Ether et l'Atome chimique.

Reçus : *O Astro ; Le Biéniste ; O Pensamento ; Le Reflet humain ; O Théosophista ; The two Worlds ; la Vie Nouvelle.*

Soudeba.

Les Gérants : Chacornac frères.

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault et Cie 2541.

couleurs et des sens : A, I, J, Y, correspondent à l'Orange ; B, K, R, au gris ; C, L, S, à l'écarlate ; D, M, T, au violet ; E, N, U, au jaune ; F, O, V, W, au rose ; G, P, X, au bleu ; H, Q, Z, au vert.

— *Luce e Ombra* (30 novembre-31 décembre) publie un article de V. Cavalli sur la prévision, intéressant par les conclusions métaphysiques qu'il tire de pareils faits : coexistence de toutes choses dans l'éternité, d'où pérennité des êtres, etc. Citons encore un article de J. P. Capozzi sur la vitalité résiduelle des cadavres comme agent de phénomènes psychiques. Cette vitalité résiduelle retarde la putréfaction ou l'empêche, comme le fluide magnétique dans l'expérience célèbre du Dr Durville ; dans la tradition catholique, l'intégrité du cadavre est un indice des plus importants de sainteté. Il convient de rapprocher de ces idées les faits bien connus de vampirisme.

— *Lumière et Vérité* de janvier reproduit une curieuse lettre de Bailly à Voltaire sur les esprits ; il considère la croyance aux manifestations spirites comme des superstitions produites dans un temps de lumière, en rapport avec l'idée de l'immortalité de l'âme, mais superstitions tout de même.

— Dans le *Mercure de France* du 15 janvier, Georges Batault étudie la Renaissance de l'Antisémitisme qui se manifeste actuellement ; en Russie et en Europe Orientale, la dictature bolchevique, appuyée en grande partie sur l'élément israélite, a réveillé chez les Slaves de vieilles rancunes qui menacent de terribles représailles le jour où le bolchevisme tombera ; en Allemagne, les profiteurs de guerre, en grande partie juifs, ont soulevé des haines, de même que les spartakistes dirigés par Liebknecht et Rosa Luxembourg. Cet antisémitisme mondial est une réaction contre l'esprit juif et n'est pas dirigé contre les personnes. « La fin du monde antique a été marquée par le triomphe de l'universalisme juif, sous les formes du Christianisme primitif, sur l'esprit de la Cité antique. C'est aujourd'hui l'esprit de Cité, sous les formes élargies de la Nation moderne, qui s'apprête à livrer une nouvelle bataille à l'universalisme des prophètes et des marchands ».

— Dans le *Messager de la Nouvelle Eglise* de décembre, C. B. explique pourquoi Swedenborg devrait

être connu et étudié de tous : son système, parfaitement rationnel, s'accorde avec les Écritures ; il fut un savant remarquable, un esprit très méthodique, et, pour cela, ses visions méritent d'être prises en considérations.

— *Psyché* de novembre-décembre contient, entre autres, un remarquable article de G. du Valoux : « le Prix du temps ». Toute l'harmonie, toute la qualité des activités humaines procède de cette notion de la durée convenable. Comme les Veilleurs, l'auteur déplore que l'idéal de quantité et de vitesse ait perverti la vie moderne ; cette inharmonie est diabolique et les œuvres diaboliques seront frappées par le feu du ciel.

— Dans *Psychic Magazine* de décembre, H. de Regaini termine son étude sur la Foudre et le Merveilleux. Les effets produits par la foudre globulaire ressemblent souvent à ceux qu'on observe dans les maisons hantées : lévitations, apports, apparitions rudimentaires, disparition d'objets matériels, hantise, etc. Ces forces naturelles pourraient peut-être être captées par la volonté subliminale d'un être humain.

— Dans la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*, l'abbé E. Jouin continue sa publication de documents sur les « Protocols » des Sages de Sion ; plus loin, il expose que les « cultuelles », instaurées par la loi de Séparation tendent à la ruine de l'Église en substituant à l'autorité absolue de l'Évêque le système démocratique.

— Dans la *Revue Théosophique française* de décembre, C. Jinarajadasa, parlant de l'Éveil de l'Enfance, montre qu'il faut considérer l'enfant comme une âme venue en quête d'aventures, riche d'un passé céleste de choses éternelles. Le premier devoir de l'éducation est d'assurer à l'enfant le bonheur, à l'inverse de ce qui se pratique ; il faut exercer l'enfant à découvrir la divinité dans toutes choses.

— La *Rose-Croix* de janvier est particulièrement intéressante : D'abord, un frère de la R + C parle de l'état de l'Europe, en deliquescence. « La grande tuerie mondiale est le fruit de longs préparatifs contre lesquels n'ont su, pu ou voulu réagir les collectivités

ignorantes, ou légères, ou asservies. Tous, nous sommes solidaires du mal consommé, du mal actuel et de celui qui s'annonce encore. » La paix s'éloigne, nous sommes tondus par les mauvais bergers, le militarisme et la religion s'allient encore ; la fin des Latins se prépare devant le péril jaune. Le seul remède serait dans la Synarchie, qui est la coopération libre et volontaire, mais consciencieuse et persévérante, des efforts de chacun pour tous, et encore l'usage de la richesse collective attribué à chaque personne en raison de son travail et de ses talents. Mais l'amour est à la base de la Synarchie et tant que les hommes ne seront pas réellement frères, rien ne sert de modifier les institutions sociales.

M. Sage expose la singulière doctrine théologique de l'immortalité conditionnelle, d'après laquelle les âmes ne seraient pas immortelles, mais candidates à l'immortalité. En fait, il est bien possible que l'excès de matérialité envoie quelques âmes se dissoudre dans ce que les Indiens appellent l'Avitchi.

Enfin M. Deloseraie expose la grande loi des alternatives cosmiques exprimée par le « Solve ! Coagula ! » des Alchimistes.

— Dans le *Sphinx* du 9 janvier. Albert, Jounet expose les quatre éléments du grand cycle humain, qui sont : la Religion, la Science, l'Art et l'Humanité.

— Dans le *Symbolisme* de décembre, A. Lantoine continue son étude sur la femme dans la Franc-Maçonnerie ; il regrette que la Grande Loge de France, dans son Règlement, ne fasse pas allusion aux loges d'adoption dont la fondation remonte au XVIIIe siècle. Au Grand Convent qui se tiendra à Rome en mars 1921, la question de l'initiation féminine dans les loges régulières sera posée.

— La *Tribune juive* du 21 janvier contient un article de H. Roditcheff sur le livre de Serge Nilous, c'est-à-dire les « Protocols » des Sages de Sion. Alors que l'Abbé Jouin se plait à tirer de ce document les preuves d'une machination mondiale panjuive, l'auteur montre l'invraisemblance quasi-absurde de son origine, puisque l'exemplaire remis à Soukhotine provenait d'un ami inconnu qui se le procura chez une dame

inconnue, laquelle le tenait d'un congressiste inconnu. D'ailleurs, il révèle sur ce Soukhotine des faits qui ne sont pas précisément à son honneur. Quant au texte, il est extraordinaire ; il est impossible d'y opposer des arguments tirés de la raison. « Nous avons, dit Roditcheff, quelques raisons de supposer que ses éditeurs n'étaient pas étrangers à ces milieux mystiques qui s'emparèrent des esprits de Nicolas II et de l'impératrice Alexandra... Tout cela est une hallucination systématique. Le livre ne prouve rien, il intoxique ».

— *Ultra* (octobre-décembre) publie notamment un article de Reginaldo Span sur la Puissance de la Vie, montrant l'influence considérable des forces occultes d'ordre spirituel ou simplement magnétique, sur la vie du corps physique. La prière, avec une attitude spéciale et même une orientation définie, permet de capter ces forces régénératrices et de les utiliser à la prolongation de la vie physique. Les phénomènes de matérialisation montrent à quel point ces forces régissent la matière. Ceci permet d'admettre l'extrême longévité des patriarches, et les exercices spirituels joints à l'hygiène pourraient prolonger considérablement la vie humaine.

— La *Vie Morale* de décembre contient quelques pages de Colette Yver sur l'Amour, qui brillent par leur bon sens plus que par leur originalité. Puis une conférence de F.-Ch. Barlet sur la création, remplie de rapprochements intéressants, et dégageant notamment les trois aspects de la création, les trois forces agissantes que les Théosophes appelent les Vagues de vie et que l'auteur désigne par l'Eon, l'Ether et l'Atome chimique.

REÇUS : *O Astro ; Le Biéniste ; O Pensamento ; Le Reflet humain ; O Théosophista ; The two Worlds ; la Vie Nouvelle.*

SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie 2541.

LES ÉDITIONS DU VOILE D'ISIS

J. BRICAUD.

LE MYSTICISME A LA COUR DE RUSSIE *(de Mme de Krudener à Raspouline)*. Broch. in-16 de 64 pages . . . . 4 fr.

PAPUS *(œuvre posthume)*.

LE FAUST DE GŒTHE. Commentaire sur la Magie de Faust d'après la traduction de GÉRARD DE NERVAL. Broch. in-16 de 56 pages, avec 3 fig. 3 fr.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

F. JOLLIVET-CASTELOT.

AU CARMEL

ROMAN MYSTIQUE

Vol. in-18 jésus, de 496 pages, couv. ill. et 2 gr. h. texte. . . . 10 fr.

LE DESTIN ou LES FILS D'HERMÈS

ROMAN ESOTÉRIQUE

Vol. in-18 jésus, de 612 pages, couv. ill. et grav. h. t. . . . . . 12 fr.

P. CHOISNARD (P. FLAMBART).

L'AMOUR ET LE MARIAGE

D'APRÈS LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

Volume in-18 jésus, de 125 pages . . . . 6 fr.

P. FLAMBART.

ENTRETIENS SUR L'ASTROLOGIE

(Aperçus scientifiques sur sa définition, ses procédés et son but)

Vol. in-8 carré, de 136 pages . . . . 12 fr.

JULEVNO

NOUVEAU TRAITÉ D'ASTROLOGIE PRATIQUE : Tome II.

Les 12 Maisons de l'Horoscope et leurs rapports avec la vie de l'Homme. Les Directions

Vol. in-8 raisin de 298 pages, avec 40 fig. . . . . 20 fr.

ÉLIPHAS LÉVI.

LE GRAND ARCANE ou L'OCCULTISME DÉVOILÉ

2e édition revue et corrigée. Un vol. in-8 carré de VIII-234 p. . 20 fr.

PARACELSE, *Œuvres complètes* { Tomes I et II, chaque : 10 »
Tome III *(en préparation)*.

Prospectus sur demande.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.